Isabelle de Clermont-Tonnerre, Comtesse d'Ursel,

Fondatrice des Orantes de l'Assomption

itinéraire spirituel

Sœur Monique-Anne GIROUX Orante de l'Assomption

Lettres au Père François PICARD

5. Isabelle de CLERMONT-TONNERRE

- 11. Isabelle, Comtesse d'URSEL
- 14. Veuve, Isabelle veut se donner à Dieu
- 24. À Cannes, chez les Dames de l'Assomption 1880 1888
- 41. 'J'ai besoin de toi pour une grande chose'

 Premières pensées sur la Fondation
- 44. Notre Seigneur m'a dit qu'il me donnerait une mission dans l'Église
- 51. Le dessein de Dieu
- 62. Fondation des Orantes de l'Assomption
- 67. <u>Lettres au Père Emmanuel Bailly</u>

Glisolles (Eure)



Saint-Etienne (Loire)



Hingene - Belgique -



Cannes
(Alpes maritimes)



L'île de Madère (au large du Maroc)



A l'occasion du 160ème anniversaire de la naissance de Mère Isabelle, sœur Jeanine Gindrey était chargée à Bonnelles de retracer

l'itinéraire spirituel de notre fondatrice. J'ai travaillé à la mise en pages de ses notes de lecture pour la réalisation d'un CD et j'ai souhaité partager plus largement dans ce livret des extraits des lettres de Mère Isabelle.

À 23 ans (1872), Isabelle se soumet à la direction spirituelle du Père Picard en grande obéissance. Elle en bénéficiera pendant plus de 30 ans : cette direction lui est une garantie face à sa crainte habituelle d'être dans l'illusion. À la mort de son mari, Isabelle a 26 ans. Elle relit son mariage comme une infidélité à l'appel à la vie religieuse qu'elle avait perçu toute jeune et accepte l'itinéraire douloureux de son chemin intérieur comme une épreuve venant de Notre Seigneur (le Christ). Cet événement fondateur l'oriente vers une existence toute en Dieu et à la réparation. Tout au long de sa vie, Isabelle a un très grand désir d'avancer. Elle tend de toutes ses forces à la sainteté. Ce que Dieu veut, elle le veut aussi. Elle sait combien Notre Seigneur tient à son obéissance et elle entre délibérément dans l'abandon à Sa volonté pour devenir celle qu'Il l'appelle à être.

Que cette lecture nous conduise à regarder nouvellement notre propre itinéraire spirituel et à nous nourrir à la source de notre famille des Orantes de l'Assomption.

> Bien fraternellement, sœur Monique-Anne 16 avril 2009



Le duc et la duchesse de Clermont-Tonnerre

Le duc et la duchesse de CLERMONT-TONNERRE, grands-parents paternels d'Isabelle









L'église de Glisolles où Isabelle a été baptisée et le canal du château des ducs de CLERMONT-TONNERRE

Isabelle de Clermont-Tonnerre



née le 6 mars 1849 au château de Glisolles

Gaspard, Vicomte de CLERMONT-TONNERRE épouse en 1846 Sophie de SAINT-PRIEST. Ils habitent dans l'Eure en Normandie, près d'Evreux, au château de Glisolles qui appartient aux CLERMONT-TONNERRE. Ils ont un fils Aymé en 1847, puis Isabelle naît le 6 mars 1949. Son père meurt 3 mois plus tard et la Vicomtesse de CLERMONT-TONNERRE part élever ses 2 enfants à Paris.

Sophie écrit à ses beaux-parents

1863 « Ma chère maman, je vous écris pendant qu'Isabelle se roule par terre en proie à une affreuse colère... Hier elle a été punie pour la même cause, il faudra trouver autre chose ; enfin que voulez-vous, elle a aussi peu de défauts que possible», M. De Dainville, Isabelle de Clermont-Tonnerre, Comtesse Henri d'Ursel, Fondatrice des Orantes de l'Assomption, 1849 – 1921, P.Lethielleux, 1939, page 12.

**Isabelle se corrige de ses colères et de son bavardage : c'est une fille de beaucoup de vertu à laquelle on peut parler raison... Hier on faisait au salon une lecture qui l'ennuyait manifestement... Je l'ai engagée à s'ennuyer de bonne grâce... à six ans, l'empire sur soi devient une habitude, comme le tricot, et c'est la science la plus utile, surtout pour la femme », M. De Dainville, page 13.





1862 Sa mère se remarie avec le Comte de CHARPIN-FEUGEROLLES qui a 5 enfants. Isabelle a 13 ans quand elle vient habiter chez son beau-père au château de Feugerolles dans la Loire, non loin de Saint Etienne. Elle y passera toute sa jeunesse. Dans ce cadre de vie austère, bien différent de celui de Paris, ses distractions consistent en devoirs de piété sociale qui incombent aux jeunes filles de son âge: vente et quête pour les pauvres, catéchisme, exercices du mois de Marie, préparation des reposoirs qu'organisent les Sœurs de la Charité du Chambon.





La comtesse de CHARPIN avec Aymé et Isabelle

1872 Isabelle découvre l'univers du travail en usine avec ses misères morales et matérielles en l'absence de toute loi sociale. Saint-Etienne, écrit-elle, c'est la patrie du charbon, des mines, des usines, des cheminées. Les sœurs se désolent de voir les petites filles de onze et douze ans, aller travailler dans les usines où, entraînées par les autres et privées de toute

surveillance, il n'y a plus rien à en attendre de bon. Les sœurs prétendent qu'un des meilleurs remèdes à apporter serait d'avoir chez elles un atelier de limes, travail qui rapporte beaucoup dans ce pays. Une sœur surveillerait l'atelier, un comité de patronage pourrait se former pour subvenir aux besoins annuels, enfin tout serait pour le mieux si le local, les outils... existaient, en un mot, si on avait la première mise de fonds. Si mes revenus pouvaient me permettre de la donner... Lettre d'Isabelle au Père Picard, 18 novembre 1872.

1873 Isabelle s'occupe de Notre Dame du Salut à Hyères, près de Toulon.



Feugerolles



Projet de mariage



Son désir de vie religieuse n'est pas porté par sa famille qui cherche à l'établir. 'Peu avant la déclaration de guerre de 1870, un projet de mariage s'offre à Isabelle. Il s'agit du Comte Henri d'URSEL, gentilhomme belge, appartenant à l'une des plus anciennes familles nobles de Belgique, remarquable par sa foi', M. De Dainville, page 45.

1871

Ma chère maman... Plus qu'une autre, j'ai besoin d'un mari dévot... Il faut pour me sanctifier, que mon mari vaille mieux que moi... Si j'ai un mari charitable, dévot, ... je jouirai infiniment d'être tranquille sur son salut et sur le mien et j'aurai toujours la chance de le suivre de loin. Il en sera ce que le bon Dieu voudra, et s'il ne me donne pas un mari tel que le désire mon cœur et le nécessite mon caractère, il me donnera sans doute d'autres grâces de salut. Je n'ai aucune nouvelle de M. d'Ursel, 2 juin 1871, M. De Dainville, page 46.

1872

Je sens bien qu'il y a des moments où Notre Seigneur médite pour moi, car je suis immédiatement transportée dans les domaines de l'humilité et d'une humilité si parfaite qu'il faut bien la présence de Notre Seigneur pour me faire consentir, et aimer même une vertu aussi désagréable... Mais, quand je me trouve exaucée je me prends à être étonnée et presque désappointée de voir que Notre Seigneur n'exalte pas ceux qui s'humilient, 12 juin 1872.

À 23 ans, Isabelle commence une correspondance avec le Père François Picard, Assomptionniste. Elle bénéficiera de sa direction spirituelle jusqu'à la mort du Père Picard en 1903. Cette direction lui est une garantie face à sa crainte habituelle d'être dans l'illusion et même son effroi de ne pas suivre la route ordinaire; elle craint que tous ceux qui la blâment, et ils sont nombreux, ne soient dans le vrai, 4 septembre 1872.

Jamais il n'y a eu au fond de mon cœur une plus grande conviction que Dieu me veut à Lui, et un plus grand désir de m'y consacrer toute entière. Mais quand et comment ? ... Mon attrait m'avait toujours portée vers les Sœurs de St Vincent, j'aimais leur genre de vie, leur genre d'utilité, la largesse de leur esprit... et peut être aussi de n'être pas tout fait religieuses, de conserver un peu la vie du monde, de conserver ma bourse, de conserver mon individualité...Tantôt je me dis que ma santé me destine à la Visitation...Tantôt je me mets à rechercher dans quel ordre je retrouverais mon attrait pour les pauvres, un entier abandon de moi-même et de mes défauts, tout en n'y trouvant pas un obstacle pour ma santé... J'ai si peur de l'illusion... Je ne pense pas être le jouet de l'illusion quand il me semble que Notre Seigneur m'est tellement présent que je cause avec lui comme je causerais avec vous? Il me semble que je suis devant Notre Seigneur, à lui exposer mes peines, mes besoins, mes difficultés, mes défauts, que je lui avoue mes faiblesses, et que lui-même me reproche mes infidélités, mon orgueil, qu'il me demande de me donner entièrement à Lui, dans la patience et l'humilité, et que me ramenant doucement au sujet de ma méditation, il me fait prendre lui-même une résolution analogue à mes besoins. Je n'éprouve pas cela souvent, et ce n'est souvent que pour un instant. Je m'y laisse aller parce que je suis alors trop heureuse pour avoir le courage d'y résister ... et aussi parce que j'en sors avec une plus grande connaissance de moi-même et de mes défauts, et un plus grand désir de m'en corriger, 4 septembre 1872.

Il m'en coûte toujours de parler des grâces que Dieu me fait et de mon intimité avec lui... C'est une œuvre difficile que celle de la perfection, 25 janvier 1873.

Sa famille souhaite la voir se marier.

Isabelle hésite longuement et se demande si le mariage peut lui garantir la sainteté à laquelle elle tend de toutes ses forces.

Hier, Mr d'Ursel est venu ici. Le jeune homme me plaît, surtout par tout ce que j'en ai entendu dire. Il n'est occupé que de bonnes œuvres, et qui plus est, les mêmes scrupules que moi l'ont empêché jusqu'à ce jour de se marier, 4 février 1873.

Peut-être l'idée d'avoir un mari si parfaitement chrétien et d'une brillante position me cache à moi-même des sentiments d'ambition toute mondaine... La méditation de la Passion du Sauveur apprend à supporter et à désirer d'aimer bien des choses, aussi je ne veux me soustraire à aucune des croix que Jésus a préparées pour moi et qu'il m'offre d'accepter pour me rendre plus semblable à Lui, 22 mars 1873.

Mon avis serait donc de donner une réponse le plus promptement possible. Laquelle ? C'est à vous à en décider, cela m'est parfaitement égal, 25 mars 1873.

La crise se dénoue et le Père Picard encourage:

- 'Marchez en simplicité, et mettez Notre Seigneur à la première place dans vos projets de mariage', 9 avril 1873.

Moi qui avais rêvé de n'appartenir qu'à Dieu, de tout lui donner, de tout lui sacrifier, et maintenant me voilà séparée de Lui volontairement... 10 avril 1873

Je pourrai bientôt vous dire que je suis parfaitement heureuse de votre décision... Quand on est d'accord sur ses sentiments religieux, tout le reste va de soi et quand on peut former ensemble des projets de sanctification, les deux cœurs ne mettent pas longtemps à n'en plus former qu'un seul. Plus je vais, plus je vois que sur ce point nos sentiments sont les mêmes et que loin d'être entravés, je ne serai jamais qu'aidée et encouragée. Dès qu'on ne nous entend plus, nous ne parlons guère plus d'autre chose que du bon Dieu et des moyens de lui plaire en fondant une vie sérieusement chrétienne, et quand nous nous racontons nos histoires, nous voyons qu'elles se ressemblent beaucoup, 21mai 1873.



Isabelle, Comtesse Henri d'URSEL



Hingene près de Bruxelles

Le mariage a lieu le **16 juin 1873** à Paris, rue du bac, à la chapelle des Missions Étrangères. Le couple part vivre au château d'Hingene, en pays flamand, en Belgique.

Isabelle et Henri lisent ensemble les Confessions de Saint Augustin, des livres d'histoire et parfois des romans.

Sans doute, j'ai le meilleur des maris, il est impossible de mieux s'entendre que nous ne le faisons, ma belle famille est charmante pour moi... Mais plus je suis heureuse avec mon cher mari, plus je me dis que ce bonheur ne sera peut-être pas de longue durée. J'ai eu 3 semaines de parfait bonheur, sans nuages, mais depuis, que de fois j'ai pleuré en voyant mon mari si souffrant. Toute délicate que je suis, il est bien des fatigues que j'eusse pu affronter pendant notre voyage si je n'avais eu la crainte qu'elles surpassassent les forces de mon mari ? ... C'est une épreuve que Dieu m'envoie... et je ne sais dire à Dieu qu'une chose, c'est que sa volonté soit faite, 10 septembre 1873.

29 octobre 1874 Décés de la ducheux de CLERMONT-TONNERRE

L'admirable mort de ma grand'mère nous laisse les souvenirs et les exemples les plus consolants... C'est tout ce que mon enfance et ma petite jeunesse m'avaient laissé de bons souvenirs qui disparaît!

25 décembre 1874 Naissance de leur fille Caroline

Pas deux ans de bonheur, vraiment c'est trop court, c'est cruel au Bon Dieu de m'éprouver ainsi ! Est-ce que je lui demandais les affections de la terre, et puisque c'est lui qui me les a données, pourquoi vouloir si vite me les enlever, 25 avril 1875.

L'état de mon mari va s'aggravant chaque jour... J'ai pensé qu'il fallait faire à la Sainte Vierge un vœu de quelque importance. J'ai pensé si mon mari guérissait à un vœu de chasteté pour deux ans. Mon mari y consent mais nous nous en rapportons à votre décision, Jolymont, juin 1975.

Nous ferons la neuvaine telle que vous nous l'avez dit, Jolymont, 30 juin 1975.

9 septembre 1875 Décés de son mari Henri d'URSEL à Madère

Mon mari était un homme de devoir, modeste, serviable, s'occupant des pauvres, un fils respectueux et tendre, un mari parfait, parfait, 25 septembre 1875.

Je l'aimais autant qu'on peut aimer, retraite de **1894**.

7 mars 1878 Décés de son beau-père, le duc Léon d'URSEL

J'aspire à cette retraite comme repos de cœur et aussi pour apprendre à me donner toute à Dieu et à ne lui plus rien refuser. En perdant tout ce que j'avais de plus cher au monde, je croyais avoir souffert tout ce que je pouvais souffrir et je ne me doutais guère que la croix deviendrait plus lourde encore... Il n'est pas

possible que Dieu me fasse ainsi souffrir, sinon pour me vouloir toute sainte et entièrement à lui. A moins qu'il ne faille voir là un châtiment... pensée cruelle à laquelle je m'arrête parfois et qui du reste ne peut m'engager qu'à une existence toute en Dieu et à la réparation... Je ne vous ai pas dit, mon Révérend Père que j'avais fait au pied du lit de mort de mon mari le vœu de chasteté perpétuelle et celui de me consacrer à Dieu aussitôt que ma fille n'aura plus besoin de moi. J'ai fait une seule réserve, celle de votre approbation que, j'espère, vous ne me refuserez pas, 5 novembre 1875.

La manière de prouver à Dieu notre soumission consiste dans les actes dont nous sommes toujours les maîtres. Cette soumission dans les actes consiste à accomplir fidèlement et joyeusement tous les devoirs de notre situation, devoirs qui deviennent si nombreux et si lourds quand on est seule à les porter. Il y a la surveillance de ma fille, la préparation de son éducation, la fermeté avec mes domestiques, le soin de mes affaires temporelles, l'économie, la volonté de maintenir mon indépendance personnelle... Je ne ferai peser sur personne le poids de ma tristesse.

Ce que je donne à Dieu, je veux lui donner joyeusement et

de bon cœur... Notre Seigneur me demande de me donner à lui sans réserve, de le laisser travailler dans mon cœur comme il l'entendra. Objections de ma part, prompte et complète acceptation cependant... Et cependant, mon Dieu, il y avait des instants où vous me sembliez bien près de mon cœur :

« - Ma bien-aimée, il faut être toute à moi dans la croix, dans la souffrance, tu ne sentiras pas toujours ma présence, tu seras battue des vents et des flots et tu ne verras pas que je t'aide et te soutiens. Henri non plus, tu ne le vois pas, et cependant, il est aussi auprès de toi, il t'aide, il te soutient, nous t'aidons, nous te soutenons ». Alors, je sentis mon cœur bien rempli de cette pensée si douce qu'Henri ne faisait plus qu'un avec Dieu, qu'il est toujours là avec moi quand Dieu est avec moi, que tout ce qui plaît à Dieu plaît aussi à mon cher bien-aimé, 14-15 novembre 1875.

Veuve, Isabelle veut se donner à Dieu Au pied du lit de mort de son mari, Isabelle fait un vœu de chasteté perpétuelle et celui de se consacrer à Dieu aussitôt que sa fille n'aura plus besoin d'elle.

Notre Seigneur continue, quoique avec moins d'attrait sensible, à m'attirer de plus en plus à lui. Notre Seigneur veut que je sois son épouse, mais il veut que je sois heureuse de l'être. Il ne veut pas que je regarde cela comme un sacrifice... et je ne m'y soumets encore qu'avec larmes. Je m'attendais si peu à cela. Il prend toujours pour exemple l'amour que je dois avoir pour lui, du soin que je dois avoir de lui plaire, l'amour que j'avais pour mon mari, le soin que je mettais à tout faire pour lui, à lui tout donner. Si au moins Notre Seigneur ne me parlait pas comme d'un amour passé, d'un amour que j'ai encore si tendrement au cœur! ...Il n'y avait pas trois jours que j'étais veuve que déjà je m'effrayais de la pensée qu'un jour peut être Notre Seigneur me demanderait ce sacrifice. La pensée seule me révoltait, et maintenant je vois bien que c'est cela que Notre Seigneur veut de moi, 3 janvier 1876.

Je n'ai pu passer que 5 jours au Calvaire. Contre mon attente, j'y ai reçu les plus vifs encouragements à en établir un à Bruxelles. L'aumônier a été jusqu'à me dire que Dieu me chargeait de faire cela... Je ne sais comment m'y prendre et je n'ai aucune aptitude de fondatrice. J'ai bien trop peu d'initiative, je suis trop timide, et je ne me sens pas du tout cette foi qui transporte les montagnes. Je compte trop peu sur la providence. A part cela je me suis bien plu au Calvaire... et moi qui suis généralement très maladroite, je sens très bien que je ne m'y prends pas plus mal qu'une autre commençante. Il faut me souhaiter la réussite de ce bon projet, 3 janvier 1876.

Je crains tant d'être en butte aux illusions, de regarder comme l'opération et la parole de Dieu ce qui n'est que le fruit de mon imagination trop vive ou peut-être trop orgueilleuse, 2 juin 1876.



Isabelle se met à pratiquer quotidiennement des exercices de piété, la mortification et les vertus.

14 novembre 1875.

Je suis parfois encore si lâche à me corriger de mes défauts et si peu mortifiée... Néanmoins, je profite du petit cadeau que vous m'avez fait. Je le supporte plus facilement que la ceinture de crin... Je commence aussi à m'habituer à coucher sur une planche. Cependant n'allez pas croire que je sois mortifiée, puisque parfois tout esprit de mortification s'envole devant un bonbon et qu'il s'envole toujours devant un bon fauteuil. 13 août 1876.

J'ai un si grand désir d'avancer, 7 novembre 1876.

Depuis mon veuvage, je sentais la présence de Notre Seigneur quand j'avais le cœur trop gros et quand Notre Seigneur avait des reproches à m'adresser... Maintenant, Notre Seigneur me dit : il ne me suffit aucunement que tu m'aimes comme ton créateur, comme ton Dieu, comme ton Maître, Je veux que tu m'aimes comme ton époux. Notre Seigneur me fait entendre que je puis conserver un tendre souvenir de mon mari, mais voilà tout, que Notre Seigneur est désormais mon seul et unique époux. Notre Seigneur ne me parle pas du tout en maître, il n'exige que par la force de son amour... Ce que Dieu veut, je le veux aussi, 15 décembre 1876.

- Je n'ai que deux façons de méditer : ou regarder les mouches voler, ou me laisser pénétrer par la très intime présence dans les moments où je m'y attends le moins, quand les circonstances extérieures sont le plus faites pour me distraire. Autrefois, Notre Seigneur m'humiliait, m'anéantissait sous le poids de son mécontentement et de mon indignité...

- Maintenant Notre Seigneur me dit que c'est Lui qui sera ma sainteté ; qu'il s'est uni à moi d'une union si intime pour me transformer toute en lui ; que je n'ai qu'à le laisser faire et accepter avec bonheur toutes les Croix de toutes sortes qu'il me réserve..., Nice, 23 janvier 1877.
- Notre Seigneur me favorise dans la Communion par un très grand sentiment de la Présence réelle, puis dans la méditation par la conversation intime avec Lui, par l'amour qu'il me témoigne et par celui que je ressens pour lui, et enfin surtout par les lumières qu'il me donne sur mes défauts, lumières qui ne ressemblent en rien à celles que je recherche péniblement moi-même dans l'examen... Mais jamais, jamais Notre Seigneur ne me donne la moindre lumière sur les mystères ou sur Lui-même...
- Notre Seigneur tient à mon obéissance la plus complète, c'est celle de mon avenir, de l'organisation de mon existence...
- Cependant je trouve absurde à une femme du monde de vivre sous l'obéissance. Il me semble qu'elle est bien mieux à même que d'autres de juger de bien des choses... Une mère de famille a mission pour l'éducation de ses enfants, et par mission j'entends lumière pour tout ce qui leur est bon et utile. Je le répète, l'obéissance est une vertu de religieuse et non pas une vertu de femme obligée à vivre dans le monde. Et n'y suis-je pas obligée par ma situation ... Notre Seigneur ajoute qu'il faut désirer devenir semblable à Lui... qu'il n'a besoin que de ma bonne volonté, de mon acceptation préalable, qu'il fera le reste, Nice, 25 octobre 1877.

Épouse et amie



Après la communion, grande union avec Notre Seigneur, extrême désir d'avoir ma part de toutes les souffrances de la Passion... Tu n'es pas seulement mon épouse, tu es aussi mon amie ; j'ai beaucoup d'épouses, mais toutes ne sont pas les amies de mon cœur à qui je fais partager mes douleurs et mes intérêts, avec lesquelles je parle cœur à cœur, 23 février 1878.

Relecture

Je reconnais maintenant des grâces que j'ai reçues depuis bien des années et que j'ai laissé passer. Ainsi, je pouvais avoir 17 ou 18 ans, un confesseur m'exhortait un jour à faire la méditation, et je lui répondis le plus naturellement du monde que je haïssais la méditation et que j'aimais mieux parler à Notre Seigneur et écouter ce qu'il me répondait. Franchement, Notre Seigneur préparait là l'étoffe d'une fille d'oraison et si je ne le suis pas devenue alors, puis-je dire que je n'avais pas été appelée, 25-27 février 1879.

Relecture

Depuis **30** ans Notre Seigneur me fait constamment sentir qu'un jour je serai toute à lui et qu'à travers les vicissitudes de ma vie, Il m'a conduite vers un but que Lui seul connaissait, de même, sauf de bien courtes périodes de ma vie, j'ai toujours souffert dans mon amour-propre et dans ce qu'il y avait de plus sensible. Dieu a toujours suivi mon âme sous cette forme et avec quelle patience ! Que de rebuts je lui ai faits subir, Retraites spirituelles, 31 juillet **1893**.

La grâce de Noël



- La Sainte Vierge m'a donné son divin Fils. Elle l'a déposé entre mes bras : Je viens pour t'éclairer, pour te vivifier, te sanctifier, je suis tout rayonnant de joie et de lumière, je veux que tu sois de même ; je t'apporte aussi ma Croix, car je tiens la Croix, je l'apporte à mes épouses pour qu'elles souffrent avec moi. Je veux tout ton amour. Si je te donne les tendresses de ta fille jouis-en, jouis de tout ce que je t'accorde, mais considère-la comme un devoir, non comme une jouissance. Le bonheur c'est en moi qu'il faut le trouver...
- Quand je suis saisie par la présence de Notre Seigneur, j'agis très peu par moimême, je réponds à peine aux paroles de Notre Seigneur, 25 décembre 1877.

La Vierge renouvelle cette faveur

Mon cœur sent la présence et cette chère présence m'est aussi réelle que si je la voyais de mes propres yeux, 13 janvier 1878.

Notre Seigneur m'avait remis son cœur pour le consoler et dans ma confusion de recevoir un si précieux trésor, et aussi dans la crainte d'être trop indigne de ma tâche, je voulais en charger la Très Sainte Vierge: - Non, ma fille, garde ton précieux trésor. C'est moi qui la première t'ai accordé une des plus grandes grâces spirituelles que tu aies reçues en déposant l'Enfant Jésus dans tes bras: ce n'est donc pas moi qui t'enlèverai cette nouvelle grâce, 27 mai 1878.

J'ai communié ce matin avec une joie d'enfant à laquelle je n'étais plus habituée... Je l'ai laissé venir petit enfant dans mes bras et m'enlacer avec amour. Mon Dieu que j'ai donc été heureuse ! 6 janvier 1879.

Désolation de servir si mal Notre Seigneur... Je me suis agenouillée aux pieds de la Très Sainte Vierge et je me suis sentie pénétrée de sa présence comme je l'ai été souvent de celle de Notre Seigneur, pénétrée de cette vision intime dans laquelle les yeux mêmes de l'esprit ne voient rien, mais où tout l'être est absorbé de façon à ce qu'il n'y ait pas de doute possible. La Très Sainte Vierge m'a consolée maternellement, m'a fait reposer sur son cœur, me disant que Notre Seigneur ne lui défendait pas d'avoir pitié de moi, de me consoler, qu'Elle était sa mère, que je devais donc lui parler comme étant son enfant... Elle m'a prise sous son manteau, elle m'a tenue embrassée, elle a déposé plusieurs fois un baiser sur mon front. Je voulais toujours me remettre à ses pieds, mais elle me rappelait à elle. Aussi ai-je longuement causé avec elle, lui confiant tout ce que j'avais sur le cœur ; je me suis enhardie jusqu'à porter mes lèvres sur ses traits sacrés, j'ai bien joui de sa présence tout en conservant au cœur la blessure que Notre Seigneur y fait en ce moment et qui ne s'étend pas seulement à mes fautes, mais à celles du prochain, 26 janvier 1879.

J'ai le désir de souffrir pour les âmes, 18 janvier 1878.

J'ai si envie d'être sainte! Mais il m'a semblé que Notre Seigneur ne voulait pas que je lui demande la sainteté par intérêt personnel mais plutôt par un grand désir d'union à Lui... Il m'arrive quelquefois de me trouver absorbée en Dieu. Rester à genoux tout le temps de mon oraison ne me coûte alors nullement et au contraire tout mouvement physique m'est pénible et désagréable, de même aussi que tout mouvement moral, tout effort de la pensée autre que la conversation

avec Notre Seigneur ne m'est guère possible... Ce recueillement atteint rarement la fin de la méditation... mais quand on éprouve des effets surnaturels qui ne sont pas ceux de tout le monde, on n'est généralement pas comme tout le monde. On l'est peut-être extérieurement mais pas intérieurement. Or, je sens bien que je suis comme tout le monde. Une fois ma méditation passée, je ne dis pas que je ne pense pas du tout à Notre Seigneur mais en tout cas je suis préoccupée des mille riens de l'existence, j'aime à causer et à me distraire, je m'impatiente et je m'agace des choses... Et quand je médite je suis une autre personne, pas tous les jours mais souvent, et il m'arrive d'avoir de la peine à ne pas trahir extérieurement ma dévotion autrement que par l'attitude du recueillement ... Je dois surveiller mon caractère qui a en ce moment quelques dispositions à devenir quinteux, impatient et désagréable...

Je me suis offerte comme victime à Notre Seigneur, 8 février 1878.

Tu seras ma victime, tu souffriras pour moi, mais tu seras toute environnée de lumière. Tu seras éclairée, réchauffée, sanctifiée par moi, 18 février 1878.

Pour rien au monde, je ne voudrais manquer à ce que Dieu demande de moi, mais pour rien au monde non plus je ne voudrais manquer à un iota de mon devoir envers ma fille. 26 avril 1878.

Autrefois Notre Seigneur me reprenait vivement de mes fautes. Il a même commencé par là la série de ses grâces spirituelles, mais maintenant il ne me reprend plus... Je dis très simplement qu'il me semble remarquer en moi une plus grande union avec Notre Seigneur, un plus grand et plus calme abandon à sa volonté, laissant aller les circonstances et ne désirant guère voir plus clair dans ma destinée... Je me sens si peu comprise que je préfère me taire, et parler tout à fait à cœur ouvert me devient chose presque inconnue. Avec mon caractère cela me coûte beaucoup, surtout avec les personnes que j'aime bien, Feugerolles, mai 1878.

J'ai reçu Notre Seigneur avec une joie sans pareille... J'ai dit qu'au moins il fallait faire de moi une sainte, Ascension 1878.

L'attrait de la grâce m'attire depuis quelques mois vers une donation complète. Sa belle famille s'oppose à ses projets de vie religieuse, et

Isabelle perd la situation d'estime et de confiance dont elle bénéficiait... Je me sens attirée par un amour plus désintéressé de Notre Seigneur. C'est toujours autre chose de six mois en six mois. Maintenant le but vers lequel je me sens attirée ... est de ne voir que la gloire de Dieu, le contentement de Dieu en moi-même et dans les autres, 4 juillet 1878.

Je dois demander d'être assaillie par les tentations des grands pécheurs, 2 août 1878.

Le sentiment de mon néant ne doit en rien détruire l'intimité qu'il a désiré établir entre lui et moi... Maintenant j'éprouve quelque chose d'analogue avec toute la différence qui existe entre mes relations d'autrefois avec Notre Seigneur et mes relations actuelles. Autrefois ces sentiments me venaient comme naturellement, sans intervention directe de Notre Seigneur, maintenant ils sont accompagnés des grâces sensibles dont Notre Seigneur me comble depuis deux ans, 12 janvier 1879.

Notre Seigneur veut me faire entrer dans une phase d'humilité profonde... Autrefois je dévorais les livres de piété et j'aimais follement les sermons; maintenant je trouve que j'en apprends bien plus seule à seul avec Notre Seigneur, Pau, 18 janvier 1879.

Avant la communion j'étais tellement sous l'étreinte de la part de Notre Seigneur que j'ai ressenti de nouveau le sentiment de l'immobilité, tellement qu'il a fallu me faire violence pour quitter ma place, 22 janvier 1879.

Comblée d'amour et de grâces depuis 3 ans, j'ai parfois la tentation du découragement, mais Notre Seigneur m'a défendu de me décourager dès l'abord quand Notre Seigneur m'a fait entrer dans cette nouvelle voie si douloureuse, 31 janvier 1879.

Notre Seigneur m'a demandé si j'étais prête à tout vouloir, à tout accepter, si je voulais plonger mon cœur dans l'amertume... Les intérêts des âmes, les intérêts de Notre Seigneur doivent seuls me préoccuper et faire l'objet de ma prière. Je suis livrée à Notre Seigneur pour être sur la croix, pour travailler et prier pour les âmes, pour être dans mon infime mesure (et s'il m'est permis de m'exprimer ainsi) co-rédemptrice avec Notre Seigneur. Il m'a dit d'ailleurs que pendant tout ce carême j'aurais ma demeure dans son cœur, 25 février 1879.

Il y a 7 mois Notre Seigneur commençait déjà à me demander au sujet de ma fille l'identification complète de ma volonté à la sienne, cependant il me permettait encore une prière. Maintenant, il me demande de renoncer à la prière et de m'en remettre absolument à sa volonté, mais il me laisse encore la faculté de faire prier, 25 février 1879.

Dieu me demande un abandon complet de moi-même, des personnes et des choses... Notre Seigneur me fait prier pour les pécheurs, les hérétiques, en général et en particulier pour toutes les âmes, mais il me semble vouloir m'employer davantage à la prière pour les âmes déjà saintes et qui peuvent lui procurer de la gloire. Jusqu'à présent je n'avais pas assez envisagé la gloire que Dieu retire des âmes parfaites, et je n'étais guère disposée à prier pour l'avancement des âmes qui valent plus que moi... Voilà 18 mois que Notre Seigneur m'a dit de demander des croix et depuis un an je crois bien être exaucée, Pau, 7 mars 1879.

Notre Seigneur m'a répondu que cette grâce d'immolation me serait donnée un jour, 20 mars 1879.

Il m'a expliqué qu'il m'établirait d'abord dans une solide humilité, dans un profond sentiment d'impuissance, de mon indignité en général, 23 mars **1879**.

Isabelle constate que les communications très intimes de Notre Seigneur sont généralement suivies d'une très grande fatigue physique, Pau 18 mai 1879.

Notre Seigneur ne me donnera-t-il pas la force d'avancer davantage maintenant qu'il m'a fait la grâce de m'accepter comme victime, juillet 1879.

Le jour de l'Assomption, Notre Seigneur... m'a traitée avec beaucoup d'amour et il m'a offert la couronne d'épines... Autrefois sa présence sensible me soutenait toujours quand arrivait l'épreuve, mais qu'il n'en serait plus ainsi, qu'il fallait prendre ma part de ses angoisses, de son ennui, 15 août 1879.

Notre Seigneur me favorise d'une nouvelle lumière... La victime s'offre pour l'avenir, elle n'use pas ses forces physiques et morales à rappeler le passé, 21 août 1879.

Notre Seigneur me met au cœur le désir de son éloignement, non certes de son éloignement véritable, mais de la jouissance de sa chère présence. Ce désir est tellement contraire à ma nature qu'il me semble qu'il ne peut venir que de Dieu, lequel me le fait formuler sans effort, Hingene, 13 septembre 1879.

Isabelle a la certitude que son mari est au ciel et elle près de lui (union intime), 26 septembre 1879.

Hier Notre Seigneur m'a favorisée d'une grâce qu'il me semble n'avoir encore jamais reçue à un aussi haut degré d'intensité. Du reste la souffrance y avait presque autant de part que la joie. Le sentiment était celui d'un ardent amour pour Notre Seigneur mais d'un amour supérieur à cette terre, de telle sorte que cet amour se sentait si à l'étroit dans mon pauvre cœur que c'était comme s'il allait éclater, 2 octobre 1879.

Il m'a demandé le sacrifice des douceurs spirituelles, Pau, 26 février 1880.

Quand j'ai senti pour la première fois que le sacrifice de mes propres douleurs m'était demandé, j'ai cru l'avoir fait tout de suite et je ne doutais pas combien, après ce premier mouvement d'acquiescement, il m'en coûterait d'efforts de chaque jour et de chaque instant, Pau, avril 1880.

J'ai pris mon poste d'amour auprès de Notre Seigneur au Jardin des Olives afin d'y partager ses angoisse et son douloureux enfantement des âmes. Je sens grandir mon amour pour la Croix et il n'est pas de souffrance, ni de délaissement spirituel que je ne sollicite de Notre Seigneur pour lui gagner des âmes...

Notre Seigneur a besoin de moi pour les âmes, Feugerolles, 6 juin 1880.

1880 - 1888

À Cannes chez les Dames de l'Assomption



Isabelle s'installe avec sa fille Caroline (Gans) chez les Dames de l'Assomption. Mère Marie de la Nativité (Florence) est alors supérieure du couvent de Cannes. Isabelle vit une partie des exercices du noviciat et de la vie de la communauté. Caroline y suivra sa scolarité. Isabelle et Caroline s'absentent de Cannes chaque été. Départ de Cannes le 1er mai 1888.

Tout doit prier en moi.

- Pendant un certain temps Dieu, compatissant à notre faiblesse, se contente dans l'oraison d'écarter un à un tous les obstacles. Il coupe, il arrache, il détruit. Il met à ce travail une adorable patience ! Il ne se contente pas d'arracher et de détruire, car à travers les débris de ce qu'Il renverse, il laisse pénétrer dans l'âme les rayons de sa lumière divine, rayons de consolation, rayons de force, rayons de lumières. Mais quand Dieu a pendant longtemps travaillé ainsi dans l'oraison, Il veut que l'oraison devienne autre chose. Il ne veut plus en quelque sorte travailler à la sueur de son front pour arriver jusqu'à l'âme, Il veut la posséder, Il veut l'avoir entre ses mains, il veut se refléter en elle Non pas que l'âme sente toujours ce divin travail. Dieu n'est jamais un Dieu muet, mais Il est souvent un Dieu qui se tait et travaille dans le silence...
- Comment toutefois est-il possible qu'il arrive un moment dans la vie d'oraison où Dieu veuille nous trouver en quelque sorte sinon parfaits, du moins sans obstacle à sa grâce ? Cela paraît un non-sens et presque une injustice eu égard à notre imperfection et à l'histoire du juste qui tombe sept fois par jour...
- Aussi Dieu ne nous demande-t-il pas cela. Il sait mieux que nous ne le savons nous-mêmes que nous sommes peccables, que nous sommes beaucoup tombés, que nous tomberons encore, que nous laisserons envahir notre âme par mille imperfections mais ce qu'il veut d'une âme d'oraison c'est qu'elle soit habituellement, dans les moindres circonstances de la vie, si souple dans sa main, qu'une pensée, qu'un remords et que, plus encore, une parole de l'obéissance, la ramène dans le bon chemin et qu'elle n'ait pas besoin de toute la pression de l'oraison pour l'éclairer, pour la soumettre, 9 février 1881.

À Fourvière, pendant mon action de grâce,

Notre Seigneur wa dit: 'J'ai besoin de toi pour une grande chose mais je ne t'emploierai que pour autant que tu t'anéantiras. La mesure de ton humilité et non pas la mesure de tes souffrances, ni celle de ta mortification corporelle, ni celle de ton amour de Dieu, mais la mesure de ton humilité seule sera celle dans laquelle je t'emploierai. Il faut que tu braves le ridicule et le mépris. Il faut que revenue à Cannes tu te remettes avec acharnement à l'acquisition de l'humilité. Il faut que tu sois le rien, que tu disparaisses absolument à toi-même dans l'obéissance et l'humilité', 21 Mars 1881.

Notre Seigneur m'a dit que je devais porter dans mon âme les pécheresses, les femmes perdues (comme les Soeurs du Bon Pasteur les portent par leurs actions extérieures), que je les porterai dans ma pénitence, dans ma réputation, dans mes tentations, 30 avril 1881.

Il me préservera du péché, Il me l'a promis, 1er mai 1881.

Hier j'ai pensé que ce sentiment d'impuissance et d'anéantissement m'était bien bon puisqu'il me délivrait de ce contentement de moi-même qui a toujours été mon grand ennemi... Notre Seigneur me demande surtout les souffrances de L'âme, L'abandon, L'angoisse, les ténèbres dont IL me dit que j'aurai à souffrir à un très haut degré. Il me dit de le demander, Cannes, 5 mars 1882.

Notre Seigneur m'a dit de demander cette épreuve que je redoute tant... Quant aux conséquences de mépris il faut que je les porte toutes... Il veut que je porte le péché des pécheresses, Il veut que je le porte dans toutes ses conséquences, hors le péché, Hingene, 3 juillet 1882.

C'était comme une prière en dehors de moi... J'aimerais bien toujours prier ainsi. Je sentais très profondément ma misère mais je sentais aussi un très grand amour des âmes et la possibilité de travailler pour elles malgré ma misère en appliquant sur elles le sang de notre divin Maître, Hingene, 27 août 1882.

Noviciat

Je sens renaître en moi tout ce que j'ai senti en moi il y a trois ans quand j'ai commencé la vie religieuse. C'est tout un monde d'orgueil qui se dresse en moi contre la petitesse du Noviciat... Je sens bien que quelque bonne volonté que nous y mettions toutes deux, l'une pour commander, l'autre pour obéir, il y aura toujours entre Mère Marie de la Nativité et moi un certain égal à égal, ne serait-ce que pour les oeuvres extérieures dans lesquelles je me sens utile et mon avis de poids. - Je vois là tout un changement dans lequel je sens que Notre Seigneur voudra que je me jette tête baissée. Je le veux aussi, mais surtout je voudrais le vouloir et je ne voudrais pas sentir cette répugnance, cet orgueil à la pensée de tout ce qui me rend petite. Malgré moi je pense avec une certaine révolte que Notre Seigneur me fait toujours une place de rien du tout dans sa maison. Je serai à la queue du noviciat et je ne serai pas novice pour cela, c'est toujours le rien du tout, Biarritz, octobre 1883.

- Je ne sais trop comment va se passer cet hiver de noviciat. Il me cause d'avance plus d'ennui que je ne saurais dire et je pense que *Mère Thérèse-Emmanuel* aura bien à faire. Plus je vais, plus cette vie semi-religieuse, semi-mondaine m'est odieuse, mais j'avoue que je sens parfaitement en moi la possibilité de vivre tout à fait du monde et d'en reprendre un à un tous les préjugés, toutes les habitudes et toutes les indifférences. Je n'ai plus du tout ma jeunesse et mon ardeur d'autrefois pour le bien, et de me faire petite enfant sous l'obéissance ne me sourit guère.
- Je suis bien, bien humiliée de tout cela et je m'en humilie autant que je puis devant le bon Dieu, devant le bon Dieu que l'on ne sent pas toujours, loin de là, et en qui souvent même on ne croit pas, Feugerolles, 18 novembre 1883.

J'ai demandé à être fondue cette année dans le noviciat, parce que j'ai pensé que c'était la volonté de Dieu, et si c'était à redemander, je le redemanderais encore et je remercie Dieu de tout mon cœur que cela m'ait été accordé... Je crois avoir reçu beaucoup de grâces. Ce ne sont pas des grâces de consolation mais des grâces de lumière, ce qui vaut mieux. Je crois que j'ai compris ce que Notre Seigneur voulait de moi pour le moment, c'est à dire que je sois en quelque sorte

constituée dans un état d'humilité. Je sens qu'il y a dans l'intime de mon âme un très grand changement. - Mon âme acquiesce (sans que Notre Seigneur ait à la violenter), elle acquiesce à cet état d'annihilement moral, à ce rien que je suis dans la maison du bon Dieu... et la conséquence en est que j'ai le désir d'être formée et façonnée et de me laisser faire comme une petite enfant... Je suis très calme, mais pour la Foi il ne faut pas aller au fond et il faut agir comme si je croyais... Mère Thérèse-Emmanuel est bien bonne. Elle m'a admise au noviciat de sorte que j'ai à peu près toute la vie religieuse, Cannes, 14 décembre 1883.

Notre Seigneur m'a dit que c'était très bon de me considérer comme la dernière de toutes, mais qu'il fallait aussi me considérer comme épouse, que je me souvenais bien du jour où il m'avait prise pour telle malgré moi et que, si moi je manquais à mes promesses, lui ne manquait pas aux siennes. - Qu'il avait différentes voies sur ses épouses, que ce qui faisait l'épouse c'était le choix de Dieu et l'acquiescement de l'âme; que la petitesse, que l'annihilement était un don de son amour... Et ce jour là, j'ai si bien communié. Il y avait des années que je ne m'étais approchée de Notre Seigneur avec tant de joie et d'empressement. Il y a quelque temps j'ai senti dans l'oraison une chose que je n'avais jamais senti avant : le désir d'entrer plus profondément dans les mystères divins, Cannes, 20 janvier 1884.

Je suis depuis trois jours dans un état d'âme que je n'ai jamais éprouvé. C'est le sentiment de la Foi. Beaucoup moins doux que le sentiment de l'amour, il me semble que ce sentiment de la Foi réside dans des parties plus élevées de l'âme. Je crois qu'on peut s'ennuyer, souffrir, pâtir dans le dégoût ou la tentation en ayant ce sentiment... Je sens un bonheur de croire, de croire au Dieu tout-puissant, au Dieu résidant dans l'Eucharistie ... que jamais je n'ai senti et j'ai sans cesse, la nuit comme le jour, ces deux mots sur les lèvres et dans le coeur : je crois.

Oui, mais je crois aussi que c'est une grande consolation et j'ai renoncé à toute consolation... Ta vie spirituelle sera un martyre. - Ce sera le martyre de la purification intime de l'âme dans la lumière de Dieu, lumière consumante et qui ne laisse aucune tache... J'ai subi des touches de la grâce purifiante telle que le regard méprisant de Dieu qui tombe sur l'âme et qui la réduit à une honte si profonde qu'aucune humiliation humaine ne lui est comparable, mais j'ai compris

qu'il n'y avait là qu'une ombre de ce que je comprenais aujourd'hui: toute la distance entre un simple regard et l'attouchement pour ainsi dire de la souveraine pureté elle-même avec le péché, l'infidélité, la misère. - Il m'a semblé qu'une des choses que j'expierais le plus durement serait l'orgueil, la raideur de mon âme visà-vis de Dieu, 23 Avril 1884.

Je pensais dans mon oraison à la grande grâce que j'avais reçue de la lumière sur l'orgueil et le contentement de moi-même dans lesquels j'avais vécu cet hiver. Ce n'est pas une grâce très agréable mais je pense qu'elle vaut mieux que toute autre... Je comprenais aussi qu'il faudrait beaucoup de ruines semblables pour arriver à la glorification de Notre Seigneur en moi..., 8 mai 1884.

Il y a bientôt cinq ans que j'ai entendu dans toute la joie de mon âme cette parole de Notre Seigneur : 'Je t'accepte comme victime'. Qui m'aurait dit alors que Notre Seigneur ne trouverait que la révolte, le murmure, l'orgueil, l'horreur de l'anéantissement, le vouloir de la vie...? Pardonnez-moi mon Dieu, et formez-moi à me taire, à souffrir, à être humiliée, oubliée, à ne me plaindre de rien..., 29 mai 1884 (d'après la note du 25 juin 1879).

Notre Seigneur m'a fait comprendre de vous dire, mon Père, qu'il était dans ses intentions sur moi de m'abandonner à l'angoisse sur mon salut, que vous ne devriez pas alors chercher à me tirer de cet état qui serait alors le juste châtiment mon orgueil, Pentecôte, 1er juin 1884.

Mère Marie de la Nativité

Autre chose que je ne comprends pas et que j'ose à peine vous dire tant cela me paraît à moi-même ridicule et invraisemblable - c'est la difficulté de mes rapports avec Mère Marie de la Nativité. Ma raison me dit qu'elle est plus que bonne pour moi et cependant elle me fâche sans cesse. Il me semble qu'elle me dit toujours ce qu'il y a de plus dur à me dire; je tâche de ne rien laisser paraître, mais par moments, c'est plus fort que moi et ma mauvaise humeur éclate au sujet de n'importe quoi. C'est au point que tout en ayant l'âme broyée tous les derniers temps de la pensée de quitter le couvent, cependant, ce qui m'a le plus coûté dans la prolongation de mon séjour (et nécessairement quand une fois le sacrifice

est fait, on aime mieux ne plus le retarder pour ne plus avoir à le refaire) ce qui m'a le plus coûté c'est la pensée de rester encore avec la Mère. Et cependant elle est au fond si parfaitement bonne et je compte si bien sur son affection que je sens que c'est absurde, juin 1884.

J'ai eu des révoltes, j'ai eu des murmures, des doutes sur la Providence de Dieu, des désespérances de mon salut. J'ai eu tort et j'en demande pardon à Dieu. Maintenant je suis calme mais il me reste une immense angoisse. Je veux la volonté de Dieu, mais où est-elle ? J'ai cru qu'elle était dans l'obéissance et j'ai soumis ma volonté et mon jugement. Je le ferais encore si c'était à recommencer, dût-il m'en coûter la vie de mon enfant. Je le ferais à cause de mon voeu d'obéissance que pour rien au monde je ne voudrais enfreindre volontairement.... Ce voeu dure jusqu'au 8 décembre. Après cela je n'ai plus la loyauté du voeu à garder et je me demande si Dieu n'a pas voulu me montrer que sa volonté n'était pas pour moi, du moins en ce qui regarde mon enfant, dans la voie de l'obéissance. A qui Dieu avait-il donné en cette occasion la lumière ? - Ce n'était ni au directeur ni à la supérieure, mais à la mère. - Pour obéir j'ai dû étouffer la voix de la nature, je crois pouvoir dire que si je croyais que telle est la volonté de Dieu, je l'étoufferais encore. Mais est-ce sa volonté ? Ne me prouve-t-il pas le contraire ? -Et, mon Père, je ne veux que la volonté de Dieu, mais pourquoi depuis quinze ans chaque fois que je crois la tenir, m'échappe-t-elle toujours? Qu'y a-t-il donc entre mon Maître et moi pour que l'abîme s'ouvre sans cesse entre nous, 14 juillet 1884.

Peut-être dois-je dire que depuis que j'ai failli perdre Caroline, depuis que j'ai eu le sentiment que j'allais en quelque sorte passer sur le cadavre de mon enfant pour entrer dans la vie religieuse, qu'il n'y avait pour moi aucun autre moyen.... Je n'ai plus aucun désir de la vie religieuse. Je n'ai aucun désir de ce noviciat que je dois commencer l'année prochaine. Ma vie de mère de famille me semble absolument pleine, absolument suffisante, je n'aspire à rien autre - mais je veux tout ce que veut Notre Seigneur d'une volonté dépouillée de tout sentiment, 1er octobre 1884.

Mon âme ne désire plus ces consolations qui réjouissent tant l'être et auxquels les sens semblent avoir parfois autant de part que l'intelligence et le coeur. Ces sortes de consolation, quelques rares qu'elles soient, laissent un certain malaise à mon âme, malaise qu'elle n'éprouve nullement quand la grâce

n'a été que vivifiante, éclairante et nullement sensible. Je ne sais pas si je suis dans le vrai sur moi-même, si je donne au mot sensible sa vraie signification, car c'est bien aussi une grâce sensible que celle de sentir ou plutôt comprendre Dieu présent, mais c'est en quelque sorte Dieu et la créature plus à leur place et avec moins de danger d'illusion et surtout moins d'action sur les sens qui restent dans la privation sans songer à s'en plaindre, 4 octobre 1884.

Il en a encore bien plus coûté à mon coeur qui a consenti autrefois avec tant de peine à donner à Notre Seigneur la première place et consenti avec non moins de peine au bout de dix ans à accepter l'expiation de mon bonheur humain. Et cependant expier c'était encore quelque chose ! C'était donner une valeur à ce bonheur tandis que de le traiter de peu de chose ? Et cependant c'est la vérité et ni mon coeur ni mes lèvres ne la rétractent. Le sacrifice de tout bonheur humain, quelque bon, quelque chrétien qu'il soit, n'est rien en comparaison d'un degré de plus d'amour et d'union avec Dieu et c'est la valeur de ce degré d'amour qui seul donne sa valeur au sacrifice du bonheur humain. Mais que j'ai pleuré, que j'ai eu de peine à accepter cette vérité. Il me semblait que Dieu ne savait pas combien j'avais aimé mon mari pour pouvoir me demander de dire que sa perte n'était rien. Je pense au contraire que c'est parce qu'il le sait bien et que voulant avoir mon coeur il est obligé d'abord d'y tout briser, 16 janvier 1885.

Appel

Dans la vie intérieure il y a certaines dispositions si fortement imposées par Dieu, que l'âme ne saurait s'y soustraire, et que si cette disposition restait toujours telle, le libre arbitre de l'âme recevrait en quelque sorte une atteinte. Il me semble avoir subi pendant la Semaine Sainte quelque chose de ce genre et que c'est aujourd'hui seulement que par son libre choix mon âme a dit oui à cette vie d'anéantissement que formera en moi la fidèle observance de mon voeu et la fidèle obéissance à cette lumière de Dieu qui pendant cette Semaine Sainte m'a marqué ma place bien loin, bien au-dessous de la pauvre pécheresse pénitente, si loin, si au-dessous que je ne trouve mon pareil que dans ce qu'eût été Judas repentant venant se jeter au pied de la Croix de son Maître et demander miséricorde. C'est

là ma place, la place où Notre Seigneur veut que je reste, que je demeure, je ne serai fidèle que là à moins qu'un rayon de grâce, un regard du divin Maître ne m'appelle parfois... mais c'est là l'affaire de Dieu et non la mienne, jour de Pâques 1885.

Notre Seigneur a semblé me dire aussi que je pouvais être tranquille pour mon salut, qu'il ne m'aurait pas conduite dans ces routes ardues si sa prescience ne lui avait pas montré que je serais fidèle. Est-ce bien Notre Seigneur qui m'a donné cette assurance que mérite si peu une orgueilleuse de mon espèce ? Le fait est que je sens qu'un nouveau lien s'est réellement formé entre Notre Seigneur et moi. Je n'ai jamais ressenti rien de semblable depuis le jour où Notre Seigneur m'a appelée à être épouse. Ce premier lien s'est formé au milieu d'un torrent de délices et de suavités spirituelles. Celui- ci est douloureux et cependant mon âme en sent la réalité autant qu'elle a senti celle du premier, peut-être davantage encore. La donation comme victime, le sacrifice des consolations, la donation pour les prêtres, celle pour porter la justice de Dieu, rien de tout cela n'a été un lien semblable. C'était une donation voilà tout, 26 avril 1885.

Depuis quelques jours j'étais portée dans l'oraison à demander presque machinalement que Dieu forme en moi 'une âme sacerdotale'. Aujourd'hui cette pensée s'est emparée de moi d'une façon presque irrésistible, d'une façon plutôt douloureuse, Cannes, 7 mai 1885.

J'étais absorbée physiquement et moralement comme je ne l'avais pas été depuis longtemps au point de craindre de ne pouvoir me bouger pour aller dire Vêpres ce que j'ai cependant demandé et obtenu qui ne fût pas. Mais tout mon être a été bouleversé et malade comme il l'est parfois quand quelque chose de surnaturel se passe en lui. Le démon a essayé de la tentation contre la pureté mais sans longue durée... Ce qui s'est passé était inattendu pour moi.

Je suis donnée comme victime pour les prêtres, comme telle toute souffrance, toute humiliation m'est due, 9 mai 1885.

L'union intime à laquelle Notre Seigneur me convie ne sera jamais autre que l'union de l'anéantissement, de l'humiliation, du mépris. J'ai une double vocation que je dois porter partout avec moi : celle d'épouse de Jésus-Christ. Car jamais

quelque bas que soit le degré où Notre Seigneur veut que je me place, jamais, jamais Notre Seigneur ne me permet cette parole : moi qui ne mérite pas d'être avec vos épouses. Toujours quelque chose répond en moi : tu es épouse au même titre qu'elles. Ce caractère d'épouse est donc ma vocation. Ma seconde vocation est celle de l'union dans le mépris avec Jésus-Christ humilié, anéanti, méprisé dans sa passion d'abord, dans ses rapports avec les mauvais prêtres ensuite. Notre Seigneur me dit que peut-être il fera plus tard quelque chose de moi, que je n'ai pas besoin de le savoir, mais que ma vraie vocation est là, que je n'atteindrai pas les âmes par la parole, le zèle, mais par le mépris, l'humiliation, notes de retraite de fin mai 1885.

Dieu a mis en moi une âme ardente, parfois une âme de feu qui est mon danger à la fois et mon appui! Qu'est-ce que je fais de cette ardeur? Doit-elle toujours rester ainsi stérile en moi? - Il me semble parfois que je ressens les ardeurs de l'apostolat. Où est mon apostolat à moi? Il n'est pas en Chine, mais dans l'abjection, l'humiliation. C'est là que Dieu le veut pour moi et pas ailleurs et si je n'ai pas encore le courage de m'y lancer avec ardeur, comment n'ai-je pas du moins celui de demander avec ardeur à Notre Seigneur de m'y former, de m'envoyer l'humiliation journalière? Cette prière, comme me dit Notre Seigneur, devrait être la respiration de mon âme, Retraite du mois, 2 juillet 1885.

Notre Seigneur m'exerce à remplacer aussitôt par une demande ardente de l'humiliation toutes les idées fixes que j'ai si souvent contre les choses ou les personnes qui m'agacent ou me contrarient. De la sorte c'est tout le long du jour que j'adresse ma demande avec toute la ferveur dont je suis capable. Pour celui-là comme pour tous les autres états d'âme où Notre Seigneur m'a mise, j'y suis aussi bien de nuit comme de jour, endormie comme éveillée, 20 juillet 1885.

Ma répugnance est extrême. Je sens que je vais à l'inconnu, que mon âme va ailleurs, que ce désert sera autre que le premier, 1885.

Notre Seigneur dit que je n'ai aucune idée de l'horreur de cet état, que dans les moments où j'ai le plus souffert, mon âme était cependant recouverte du voile de la miséricorde de Dieu; que je puis juger ce que doit être cette épreuve puisqu'une simple touche de cette épreuve m'a réduite pendant la Semaine Sainte à un tel

sentiment de honte que depuis lors, je n'ai pas seulement songé à quitter cette place humiliée que Notre Seigneur m'a donnée, 9 août 1885.

Notre Seigneur m'a promis que je serai fidèle dans cette voie d'humilité... si je conservais l'intention, la volonté de vouloir cette voie d'abjection, 171, 1885.

Je n'ai pas du tout l'élan de la grâce sensible qui fait demander avec ardeur et presque sans effort toutes les souffrances, toutes les humiliations. Ce n'est plus cela mais il y a comme un acquiescement de ma volonté et de ma raison qui fait que, tout en ayant horreur, je ne vois cependant plus de possible pour moi que la vie d'humiliation et d'expiation. Il me semble que ce n'est plus au mystère du Jardin des Olives que Notre Seigneur m'identifie. Je le vois maintenant toujours humilié, couvert d'opprobres, de coups, de crachats et néanmoins je me sens haute, orgueilleuse, j'ai une peine infinie à accepter le principe d'une vie humiliée, de n'être rien, et alors la pratique c'est bien autre chose encore, 31 août 1885.

Ne plus retrouver Mère Marie de la Nativité à Cannes?

Je ne serais pas religieuse de coeur si je n'étais par avance résignée à cette épreuve. Me voir abandonnée par une amie sur laquelle je comptais comme sur personne, qui avait plus recherché ma tendresse et à me prouver la sienne que je n'avais cherché la sienne, qui m'en avait donné toutes les preuves, une amitié que je croyais cimentée en Dieu! - Tout cela entre dans les vues de Dieu sur moi et Dieu sait si c'est de tout mon coeur que je fais ce sacrifice pour la chère âme à laquelle je dois tant! - mais il reste, outre l'amie, la Supérieure qui m'a dirigée, encouragée, plus que personne influencée dans une voie qu'elle rejette ellemême! Il reste l'âme d'oraison qui sympathisait tant avec la mienne, l'âme victime qui s'était donnée comme moi pour les âmes, l'âme à laquelle vous auriez dit cent fois comme à moi: "N'ayez pas peur, confiance". Où peut être la

confiance maintenant ? Dieu nous garde-t-il ? Où était-il ce Dieu pour lequel luttait cette pauvre Mère ? Ce Dieu pour lequel elle se consumait extérieurement et intérieurement ? Toutes les demandes qu'elle a faites, je crois les avoir faites aussi et si elle a été submergée sous leur poids, elle forte et vaillante, elle pleine de mérites devant Dieu, que peut-il advenir de moi qui me présente les mains vides, pleine de lâcheté, sans mortification ! Et elle était aussi dirigée par vous, vous aviez confiance dans son jugement et sa fidélité, 24 octobre 1885.

Ce n'est pas la révolte que je sens dans mon âme mais la révolte est peut-être chez moi moins dangereuse que le doute, ce doute affreux qui m'envahit. La lumière a disparu de ma voie. Je doute d'être dans la bonne voie. Je reprends toutes mes craintes de ne pas accomplir mon devoir, de chercher l'impossible au lieu de suivre la bonne voie tracée.... C'est un doute affreux que celui de savoir si on est dans la bonne voie, si on accomplit son devoir, 12 novembre 1885.

Cette pauvre Mère riait quelques fois de mes naïvetés mais que voulez-vous, je ne sais pas, et au fond je pense que c'est une grâce du bon Dieu car avec ma nature ardente et la violence de mes tentations, j'aurais peut-être rencontré plus d'un danger. Ma pauvre Mère avait bien des défauts dont i'ai souffert mais elle avait un grand soin de mon innocence, plus peut-être que d'autres Mères plus agréables, et je pense que je lui dois l'ignorance de beaucoup de choses. Je cherche à me souvenir parce que je crois bien qu'il doit y avoir eu des choses, sinon mauvaises, du moins dangereuses. Je me souviens d'un jour ou voyant l'état dans lequel elle m'avait mise en me donnant la discipline, elle m'a embrassé l'épaule mais enfin il n'y a pas là de péché? Malgré mon âge je suis encore très enfant, et depuis que nos relations étaient devenues beaucoup plus ce qu'elles devaient être, je m'amusais cependant encore souvent à l'embrasser, autant pour rien qu'autre chose. Elle n'aimait pas que je fusse mal habillée et quelquefois il m'arrivait à cause de cela de m'arranger mieux. Je lui faisais aussi quelques fois des compliments sur ses jolis yeux. Enfin j'ai si peur d'avoir pu être pour quelque chose dans le développement ou le réveil de passions mauvaises et, sans qu'il ait péché dans tel ou tel acte, il y a toujours mal à jouer avec le feu. Je souffre le martyre dans mon âme parce que je me sens rejetée et que je ne sais à quelle branche me raccrocher pour aller à Dieu vers qui toutes les puissances de mon âme voudraient s'élancer. Je croyais avoir saisi la branche de la vie religieuse, elle s'est brisée entre mes mains, non certes que je fusse pressée d'entrer, ô non ! mais je croyais l'heure de Dieu dans un moment plus ou moins rapproché et maintenant n'y croyant plus, je vois que j'ai travaillé, souffert moi-même et fait souffrir les autres en pure perte, 22 novembre 1885.

Ma vie religieuse est déflorée. J'avais fait une auréole à cette Mère et maintenant je pense comme elle : qu'il ne faut s'appuyer sur personne, compter sur personne. J'ai vu là bien des choses, bien des petits sentiments que je connais chez moi, mais que je ne voudrais pas voir chez celles qui appartiennent à Dieu. Cela fait douter du bien et douter surtout que le bien soit dans la vie religieuse, 12 décembre 1885.

Oraison

J'ai une crainte avec vous, c'est de vous laisser croire que je fais mon oraison et en réalité de ne pas la faire. Vous ai-je réellement fait comprendre que je n'ai aucune méthode pour mon oraison? Je me reproche parfois de ne pas la préparer et en effet je ne la prépare presque jamais. Peut-être est-ce parce que je n'en éprouve pas l'utilité. Que j'aie un livre ou que je n'en n'aie pas, c'est tout un, tantôt je ne pense à rien, tantôt je ne sais pas si je pense, mais je sais que j'aime Dieu, que je désire le posséder et prendre les moyens pour y arriver. Est-ce que je fais mon oraison quand d'autres fois je passe tout mon temps à dire : 'Mon Dieu donnezmoi cette âme'. Je veux bien réapprendre à faire mon oraison si ce que je fais ne l'est pas, 30 novembre 1885.

Je souffrais avant de m'être offerte complètement pour cette pauvre âme, je souffrais, mais il y a maintenant quelque chose en plus. Il me semble que je porte jour et nuit le poids de son âme. Je prie pour elle avec angoisse. Je me plains à Notre Seigneur de l'avoir laissée repartir et cependant je ne puis pas ne pas le louer et le remercier de l'avoir miséricordieusement ramenée deux fois ! Dieu lui avait bien tendu la main et ouvert son coeur et offert son pardon. Elle a été bien éclairée, entourée, soutenue et elle a résisté à tout ce qui rend le poids de son âme plus lourd à porter. C'est horrible de sentir une âme qu'on aime au bord de l'enfer... Une âme qui a tant et tant reçu, qui a commis le mal, qui en a été retirée, séparée et qui y retourne volontairement, quelle offense pour le divin Maître! J'ai trouvé une fois l'affection humaine dans la vie religieuse et j'ai été trop cruellement trompée pour la chercher encore. Je ne chercherai plus dans la vie religieuse que Dieu, Dieu seul et sa croix nue et sans consolation, mais ce qui me met mal à l'aise, c'est que je me sens moins que jamais dans la vie religieuse qui n'est pas seulement un brisement par la main de Dieu mais par celle des créatures. Je ne me sens pas petite, humiliée, obéissante, la dernière de toutes. Il me semble presque que je suis devenue quelqu'un et cela me semble presque une comédie tant je sais que je ne suis personne et qu'il m'est bon de le rester. Je ne sais pas s'il y a de ma faute. Enfin cela vous regarde. Vous savez bien que j'ai besoin d'être petite, obéissante et surtout humiliée, que sans cela tous mes défauts reviennent comme par enchantement, Cannes, début janvier 1886.

Je suis attirée à une oraison toute autre, à la contemplation de Notre Seigneur dans sa divinité et j'ai beau résister mon esprit y revient sans cesse. Ce n'est pas qu'il soit absorbé par Dieu et incapable de se soustraire à cette attraction : non car, sauf quelques paroles formelles, c'est plutôt à l'intelligence que s'adresse cet attrait. Mais de deux choses l'une : ou je reste comme une bûche, ou bien je suis attirée à la contemplation de la divinité. Je reviens par la volonté à l'humanité du divin Maître, à sa crèche, à sa croix et je proteste que je ne veux que deux choses : vivre humiliée et prier pour les âmes ; mais mon esprit revient toujours à la personne du Maître à la fois divine et humaine. C'est toujours l'adoration de la personne divine qui revient sur mes lèvres et dans mon cœur, 21 janvier 1886.

J'aurais voulu marcher en gémissant, mais mon âme a senti la main du Maître qui la prenait et qui la plaçait soumise en face de la croix... Quoiqu'un peu étourdie, mon coeur et mes lèvres ont balbutié je ne sais quelles paroles de reconnaissance

et de contentement. Transportée au pied de la Croix, en face du Maître abandonné, j'ai senti que c'était là maintenant le mystère qu'il m'appelait à partager... Je suis restée un certain temps en présence de Notre Seigneur crucifié, abandonné, 23 janvier 1886.

Notre Seigneur ne veut pas que je pleure sur moi-même ce qui serait à soi seul une consolation... Notre Seigneur ne veut aucune consolation d'aucune sorte, pas même par exemple le désir d'avoir la satisfaction de Caroline entrant avec moi au couvent. Il faut arriver à n'avoir de satisfaction qu'en Dieu seul, et Dieu qui est si souvent muet ! Mais alors il paraît qu'il y a une satisfaction que je ne connais pas : celle de souffrir et de s'immoler entièrement pour Notre Seigneur, 26 janvier 1886.

Il faudrait que je prie davantage mais le moyen avec une santé qui a besoin de deux fois plus de sommeil que tout le monde ? Il faudrait que j'arrive à prier sans cesse, assez pour ne pas être distraite de la présence de Dieu à travers les occupations du jour. 'Mon Dieu je voudrais que toutes les ardeurs de mon âme fussent pour vous'. Cette prière était plus de routine qu'autre chose ... Une grande douceur a envahi mon âme, comme si le sourire de Notre Seigneur reposait sur elle. J'ai bien eu un peu peur, 29 janvier 1886.

Il y a dû y avoir un instant de grâce réelle. Mon âme n'a pas eu de repos que mes lèvres n'aient déposé un vrai baiser sur ces mains sacrées que cependant je ne voyais pas... Mon âme est troublée, abattue, elle voudrait de la consolation et comprend cependant que c'est Notre Seigneur abandonné sur la Croix qui est son modèle unique... Il n'y a qu'à marcher, 5 février 1886.

La pensée de l'expiation se présente sans cesse. De temps en temps Notre Seigneur me redemande encore si vraiment je veux l'expiation dans toutes ses conséquences, 18 février 1886.

Tout ce que Dieu veut pour moi, je le veux de toutes les

forces de ma volonté et de mon coeur... Toutes mes facultés, la mémoire, l'intelligence, l'imagination font le siège autour de moi pour que je m'occupe d'elles et le coeur aussi voudrait avoir sa part. Pourquoi est-ce que je me crois

obligée de faire taire tout cela, de ne me servir d'aucune de mes facultés pour aller à Dieu. Je ne le sais pas moi-même, sinon parce que Dieu a mis en moi la conviction que c'était sa volonté... Ce dépouillement forcé de mon intelligence et de ma pensée me martyrise le cerveau... Dans l'oraison c'est le travail constant pour arriver à me constituer dans cet état dont je suis encore absolument incapable, travail constant sans retour sur moi-même pour savoir si cela me coûte ou non, retour constant vers cet état dans la vie extérieure : fidélité à mes devoirs. application à les accomplir comme si je ne souffrais de rien... Il me semble que dans l'humiliation de l'âme se trouve l'adoration, la réparation et aussi l'amour en preuve, sinon en parole ... parce que tout en réussissant encore fort mal à isoler ainsi mon esprit, je comprends bien que le jour où j'y réussirai, j'aurai supprimé une grande source de distractions car, quand bien même les opérations de l'intelligence ont Dieu pour but, néanmoins elles s'égarent encore beaucoup, tandis que concentrée dans l'humiliation il me semble que l'âme doit s'élever à Dieu peu à peu. Cela me fait l'effet comme si Dieu mettait mes facultés dans la terre comme on y met le grain pour le faire ressusciter, peut-être, et fructifier certainement, 1er mars 1886.

Une pensée, un espoir me soutient, c'est que cet état soit en corrélation avec les grâces et les lumières que j'ai reçues et que ce soit là l'état de ténèbres que Notre Seigneur m'a annoncé, mars 1886.

Je souffre horriblement... Je ne remue pas le sol aride de cette oraison de honte. Il m'en coûte aussi de vous demander de me mener dans cette voie, de me l'enseigner, de m'empêcher d'en suivre une autre, il m'en coûte parce que je sais bien que vous tiendrez bon, mais je ne serais pas fidèle si je ne vous le demandais pas très instamment... C'est là la volonté de Dieu et je n'ai aucun courage pour y marcher et, soit manque de lumière, soit lâcheté, je ne sais comment m'y prendre, mars 1886.

Notre Seigneur depuis un an a fait de moi une autre personne, cependant tout me semble recommencer, comme dans les pays de montagne où plus on gravit, plus on se voit loin du but, 7 avril 1886.

Il y a une réparation à faire, réparation de tout un passé qui aurait du appartenir à Dieu, réparation des révoltes d'il y a deux ans et quel meilleur moment pour cette

réparation que cette même semaine sainte durant laquelle j'ai repoussé Notre Seigneur, et durant laquelle aussi je veux plus que jamais l'accueillir comme mon roi ? Il s'agit seulement de livrer mon âme pour que Notre Seigneur m'indique, par l'intermédiaire de l'obéissance où est mon devoir, 18 avril 1886.

Tout ce que je sais de l'amour de Dieu est tout à fait au-dessus de ma portée et ce n'est pas dans les livres que je l'ai appris. Aucun livre ne m'a appris à immoler ce que j'avais de plus cher dans le cœur, à le repousser, à l'effacer, à l'expier... Aucun livre surtout ne m'a donné la force de le faire. Est-ce imagination une chose si audelà de ma compréhension et de mes forces car qu'est-ce que l'amour envers un être invisible, immatériel pour nos sens sinon une révélation d'une existence plus haute, 20 avril 1886.

Il y a bientôt 7 ans qu'il m'a acceptée comme victime et sept ans dans une vie c'est beaucoup, sans compter que sa bonté ne m'abandonne pas puisqu'elle me donne la force de vivre ainsi... Ma retraite m'a établie dans l'état d'expiation et elle m'a donné la force de lutter dans l'oraison contre la distraction, l'ennui, le dégoût qui y abondent. Je ne sais vraiment ce qui s'est passé en moi, mais cette donation à l'expiation fait maintenant un avec mon âme et toutes mes actions, 14 mai 1886.

La tentation de tout rejeter gronde sourdement, 3 juin 1886.

Je suis sans consolation et tout me pèse, mais je n'ai pas la tentation de demander des consolations. Quand un petit coin de mon esprit semble les désirer et s'y attendre un peu, tout le reste de mon âme repousse cette pensée... je suis la faiblesse même, je ne sens rien, je ne vois rien, je ne comprends rien ... Je m'abandonne, mais je suis absolument déracinée, 29 août 1886.



1887-88 Des sœurs avec les élèves du couvent de l'Assomption



1897 Récréation

Notre Seigneur ma dit:

'J'ai besoin de toi pour une grande chose'

21 mars 1881.

Premières pensées sur la Fondation

Pour la première fois de ma vie il me semble que *Dieu a peut-être pour moi des intentions de vie contemplative* et je me sens totalement dépourvue de tout ce qu'il faut pour cela, mais si Dieu le veut il saura bien transporter les montagnes et j'essaye de lui demander avec ardeur la force pour tout ce qu'il voudra. Quand je me reporte au passé, au fond je ne trouve d'attrait dans la prière que pour la vie intérieure. Je m'explique : j'ai toujours pensé à autre chose mais c'était plutôt un attrait personnel qui m'y poussait tandis que les lumières de la grâce et de l'oraison n'ont jamais porté sur la vie extérieure... Il y a une chose dont je jouis c'est d'avoir repris la possession de Caroline, de ne pas être sous l'obéissance à son sujet comme je l'étais avec Florence... Le souvenir de mon mari est ce qui me prend le plus fortement parce que c'est la seule affection en ce monde dans laquelle je n'aie pas souffert...», Cannes, 7 novembre 1886.

Il y a quelques fois dans l'oraison des touches de la grâce si, si légères que c'est à peine si on les saisit et cependant on en reste convaincue comme si tous les docteurs du monde vous l'avaient prouvé à l'aide des arguments les plus irréfutables. Telle la lumière que je crois avoir reçue aujourd'hui et qui est cependant si subtile que j'ai de la peine à la saisir ... Il faut aller droit à Dieu sans pont ni passerelle, il ne faut pas risquer d'avoir le vertige et de tomber dans le torrent du murmure et du découragement, Cannes, 9 novembre 1886.

Avec ma santé, je crois bien aussi qu'il n'y a qu'à l'Assomption que j'aurais pu rester, mais qu'importe pourvu que je sois à Dieu, Cannes, 11 novembre 1886.

Je ne crois pas que pour moi je pourrais jamais retrouver ici ma voie... Je consacre ma demi-heure d'oraison spécialement à prier pour les intérêts de Dieu dans les âmes et dans les oeuvres. Je ne prends pas d'autre sujet. Le matin, je me sers de l'Évangile et, à vrai dire, je fais comme je peux, car cela ne va guère... Priez pour moi et demandez au bon Dieu de chasser de mon esprit une imagination sur laquelle je n'ai guère envie de m'expliquer avec vous et cependant en étant occupée, j'ai du scrupule à m'en taire. Mais vous vous moqueriez de moi si je vous disais mes vues sur ce que vous devriez établir et où dans l'avenir j'aurais peut-être une place, Cannes 15 novembre 1886.

Le Père Picard lui répond le 17 novembre : '- la grâce dont vous me parlez est bien lumineuse, restez dans cette lumière et laissez-vous porter par Celui qui vous appelle'.

J'ai parfois, mais d'une façon très courte, des moments de prière intense, ô mais si intense, qu'il me semble que ma prière devrait transporter des montagnes. Ce n'est pas la consolation, cela n'y ressemble en rien, mais c'est le cri du pauvre qui meurt de faim et qui fait un appel désespéré à Celui qui possède tout, Cannes, 22 novembre 1886.

Quel mystère que ce Verbe de Dieu parlant à l'âme et lui donnant force, joie, force physique et morale. J'étais une toute autre personne aujourd'hui qu'hier, Cannes, 24 novembre 1886.

En priant pour les âmes cette idée vague d'action personnelle, idée vague qui aurait pris un corps pour peu que je m'y fusse prêtée... S'il s'était agi d'une lumière sur moi-même, j'aurais certainement entendu la voix de Notre Seigneur, mais on n'entend que quand on écoute et il y a certaines choses qu'il ne faut écouter que quand il n'y a pas moyen de ne pas les entendre ce qui n'était pas du tout le cas ici. Que Notre Seigneur se donne des âmes telles que je les voudrais pour lui, capables de faire son oeuvre c'est-à-dire tout l'opposé de ce que je suis : aussi humble que je suis orgueilleuse, aussi courageuses que je suis lâche, aussi contemplatives que je le suis peu, 30 novembre 1886.

Dans la journée il me semble que c'est Notre Seigneur qui répondait à ma demande de me donner des âmes : 'Et toi ne m'en donneras-tu pas ?' Cette pensée de maternité spirituelle n'est bonne qu'à me troubler. Tout cet ordre d'idée est aussi odieux que ridicule. Odieux d'orgueil, odieux d'amour-propre. Il faudrait que le Père me défende d'y penser et d'en parler et cela tomberait tout seul, 4 décembre 1886.

Toujours gênée par l'imagination qui veut voir au-delà et qui bâtit des châteaux en Espagne, si toutefois on peut appeler châteaux en Espagne des projets dont on ne voudrait pas pour un empire voir la réalisation - non ceci ne rend pas ma pensée,

car, au contraire, j'en voudrais la réalisation pour la gloire de Dieu et en dehors de moi qui devrais toujours ramper bien bas, mais pourvu que ce soit dans le chemin du ciel, peu importe. Je ne puis vous dire à quel point je sens le besoin d'une totale immolation de moi-même, Cannes 19 décembre 1886.

Cet état est incompatible avec une vie de prière, de travail et de mortification, de sorte que je suis partagée entre l'impulsion de la grâce qui me pousse dans un sens et l'impuissance de la nature qui m'attire dans un autre et veut faire de moi un être adonné au sommeil, à la bonne chère, à toutes les aises de la vie... Je ne sais vraiment pas pourquoi Notre Seigneur m'en donnerait tant le désir si ce n'était pas pour y arriver. Autrefois les demandes de Notre Seigneur m'effrayaient tant, mais maintenant il me semble que s'il veut m'en donner la grâce, je puis tout porter et qu'il ne m'en demandera jamais assez. Et cependant je reste lâche et impuissante, Cannes, 27 décembre 1886.

Jamais dans l'oraison je n'avais vu une forme de vie plus qu'une autre et maintenant je vois une forme de vie qui n'existe pas et qui est plus impossible pour moi que toute autre, dans le futur, comme dans le présent. Je suis du reste à mille lieues de la désirer, mais je voudrais Notre Seigneur et je ne puis l'atteindre ni sous la forme de la prière, ni sous la forme du zèle, ni sous celui de la pénitence, ni sous celui du recueillement... Ne voyez-vous donc pas que la vie religieuse n'a été pour moi qu'un moment transitoire et que je vais forcément revenir à une vie tout ordinaire, Cannes, 3 janvier 1887.

Notre Seigneur m'a dit qu'il me donnerait une mission dans l'Église

Je suis encore sous le coup de mon oraison et troublée de corps et d'âme. J'étais allée faire mon oraison au pied de la crèche dans la chapelle des étrangers quand je me suis sentie envahie par la présence de Notre Seigneur, avec cette joie de l'âme, mais aussi ce tressaillement des sens qui les envahit malgré moi quand la

consolation s'étend jusqu'aux sens... Je ne voulais pas croire à la consolation et à la présence de Notre Seigneur mais il m'a dit avec les paroles les plus douces qu'il était le même Époux qui m'avait tant consolée autrefois, le même qui petit Enfant, était venu dans mes bras, le même dont la Mère m'avait prise sous son manteau.... Il m'a dit que maintenant j'étais épouse au même titre que les autres, que j'étais déjà épouse mais qu'il restait en moi à expier l'affection terrestre dont son amour jaloux se montrait blessé, que non seulement cette barrière n'existait plus, mais qu'elle était expiée, qu'elle pouvait s'expier comme tous les péchés s'expiaient, que j'avais été courageuse, qu'il m'en remerciait... Notre Seigneur m'a dit qu'il ne suffisait pas qu'Il me donne des âmes, qu'il fallait que je Lui en donne... Notre Seigneur m'a dit qu'il me donnerait une forme, une mission dans l'Église... Il a ajouté qu'il n'y avait pas de vie plus exposée à la souffrance, à l'humiliation et au reste que celle de fondatrice dont il semble me parler. Probablement tout cela est de l'illusion et comme je voudrais une bonne pénitence avec la défense de ne plus laisser entrer de pareilles pensées dans mon âme !... Je les ai probablement parce que mon orgueil les nourrit et que je ne m'imagine pas pouvoir rester toujours rien. Je crois sans doute mériter autre chose, Cannes, 4 janvier 1887.

Mon intention n'était pas de vous proposer de mettre toute ma pensée par écrit, avant que vous ne l'ayez demandé vous-même. J'aurais mieux aimé attendre votre signal : cela aurait donné le temps à mes pensées de tomber d'elles-mêmes. Mais ayant été amenée à vous en dire davantage et voyant que vous ne me répondez pas en riant et que par conséquent vous attachez peut-être un certain sérieux à ce que je vous ai dit, je pense qu'il est plus consciencieux d'y ajouter que je suis à même, le jour où vous me le demanderez, de tracer les grandes lignes de l'oeuvre que je crois voulue de Dieu, 1887.

Souvenir

Ma pauvre mère qui avait toujours une façon originale d'exprimer les choses me disait : 'Toi religieuse ! Tu n'en es pas capable. Tu ne seras jamais qu'une châtelaine bienfaisante à laquelle les Soeurs feront la révérence'. Et plus tard quand je me suis fixée à l'Assomption : 'Tu vois bien que j'avais raison, disait-elle, je ne savais pas au juste ni sous quelle forme, mais enfin c'est toujours ce que je

t'ai dit : tu n'es pas religieuse mais les religieuses te font la révérence, tu joues à la religieuse, cela te suffit et c'est très innocent', Cannes 9 janvier 1887.

J'ai eu l'âme toute bouleversée de cette affaire et les doutes sur toutes choses m'ont envahie : sur la confiance, l'obéissance envers vous, cela va sans dire, puis la foi, l'Église, le christianisme, le surnaturel, cela a été un bouleversement général, Cannes, 15 janvier 1887.

J'ai commencé d'écrire ce que vous me demandez...

Depuis que cette pensée s'est formée dans mon esprit, petit à petit quoique relativement en peu de temps, elle est restée une et invariable quant à l'ensemble, Cannes, 24 janvier 1887.

Par charité, donnez-moi l'assurance que Notre Seigneur n'a aucune vue sur moi et qu'il me laissera toujours dans un coin. Je ne suis plus faite pour l'Assomption, Dieu ne me veut peut-être nulle part, Cannes, 2 février 1887.

Puisque vous voulez une bonne écriture, je recopierai mon travail dans la moins mauvaise écriture qu'il me sera possible et je vous l'enverrai. Le recopiant, ce serait peut-être l'occasion de le refaire moins long et plus clair, mais je répugne à ne pas vous envoyer mon premier jet malgré ses longueurs. J'aime mieux vous laisser le soin de débrouiller l'écheveau et d'en enlever tout ce qui n'est pas de Dieu. Je ne m'en mêle pas. Quelle chance de pouvoir en suite fermer la porte ! Je la fermerai complètement afin d'être plus sûre d'être obéissante, néanmoins comme Notre Seigneur ma dit de prier pour cette oeuvre, peut-être serait-il à propos de le faire. C'est à vous de voir et de me le dire. Moi je ne prierai plus sans un ordre de vous. Il est certain qu'il se passe en moi quelque chose d'étrange et que je comparerais volontiers à ce qui s'est déjà passé lors de mon veuvage. En général, quand on perd un mari qu'on a aimé on est brisée et il vous semble que la vie est finie. Or moi je n'ai jamais éprouvé cela. J'ai senti que ce brisement était pour moi le commencement de ma vraie vie. J'en dirai autant pour tout ce qui vient de se passer... J'ai été brisée, troublée, renversée et cependant j'y vois malgré moi plutôt un commencement qu'une fin

de vie. Ce n'est pas que je le désire. Je vais avoir trente-huit ans. C'est l'âge au physique et au moral de dire que la vie est finie. On a, ou on n'a pas, rempli son but, mais, en tous cas, on a le droit de rentrer dans sa coquille et de ne plus rien entreprendre... Je n'ai pas du tout le sentiment d'être sur le déclin de ma vie. Mais alors qu'est-ce que j'entrevois ? - Que Dieu en me demandant une nouvelle vie me la demande priante et pénitente. Je n'ai aucune douceur à prier et cependant je sens que les facultés de mon âme s'élargissent pour la prière. Les jours où je veille, si j'additionne toutes mes prières, je trouve que j'en fais environ huit heures et peut-être plus, je n'ai ni le temps, ni la santé de faire de même tous les jours, mais mon âme en aurait je crois non seulement la faculté mais le besoin. Cela ne m'étonnerait pas si je priais facilement, mais obligée comme je le suis à peiner, peiner, à appeler à mon secours mon livre, mon chapelet ... je ne puis pas me l'expliquer... Vous recevrez mon travail un de ces jours mais j'aurais du scrupule à vous l'envoyer sans vous dire à quelles sottises d'imagination il a donné lieu : que de fois je me suis vue fondatrice, vénérée... On écrivait ma vie.... que sais-je moi ? Figurez-vous toutes les sottises possibles dans cet ordre d'idées-là, Cannes 12 février 1887.

Je suis contente de vous avoir envoyé mon travail. C'est un poids de moins. Je n'ai plus rien à faire maintenant et j'en jouis bien. Je ne voudrais pas dire que la porte est absolument fermée parce qu'il est difficile d'effacer ainsi les choses d'un trait de volonté, mais s'il est resté quelque chose dans la mémoire et l'imagination, il n'est rien resté dans l'angoisse et la préoccupation. Je prie encore pour cela, mais d'une prière si enveloppée du bon plaisir de l'obéissance que je n'ai pas de crainte, 20 février 1887.

Parfois il me semble que je suis toute enveloppée de ténèbres... L'âme se calme alors et ne tombe pas dans le désespoir, elle adore la souveraine sagesse, la souveraine grandeur, la souveraine puissance, mais elle est écrasée sous leur poids, Cannes, 9 mars 1887.

J'ai eu mon entretien avec Madame la Supérieure Générale. La position est bien nette maintenant. *Il est entendu que je wentrerai jamais à l'Assomption* quand bien même les choses s'arrangeraient avec vous. La position est nette. Madame la Supérieure m'a néanmoins témoigné le désir que je reste dans les

mêmes termes. Cela me semblait aussi préférable pour tout le monde. Elle a été bonne. 28 mars 1887.

Ce n'est pas rien que de s'être livrée à l'expiation. Ce n'est rien de se livrer, mais en porter les conséquences c'est autre chose. Et cependant avec quels ménagements la main divine répand ses bienfaits d'expiation, mai 1887.

Je comprends de moins en moins ce que Dieu veut de moi. Il faut s'abandonner et se laisser faire... Je suis parfois tentée de me décourager de l'inutilité de ma vie, 19 juin 1887.

Il me semble qu'une croix ne s'en va que pour faire place à une autre et l'inconnu de celle qui vient me cause toujours une secrète angoisse. Je pense que c'est encore faute d'abandon, 20 juin 1887.

Je me suis demandé par où je pourrais bien encore passer mais Notre Seigneur m'a répondu que lui le savait et que tout ce que j'avais souffert jusqu'à présent n'était rien en comparaison de ce que je souffrirais encore. Fiat. Je suis sans courage, mais Notre Seigneur me donnera celui dont j'aurai besoin. C'est singulier combien quand Notre Seigneur veut opérer cela dans l'âme, combien d'une part on est écrasée et combien de l'autre on sent que tout cela n'est rien en comparaison de ce que l'on doit souffrir, 3 juillet 1887.

Je comprends si peu où je suis et où je vais. Il me semble que j'ai visé trop haut et que je suis retombée d'autant plus profondément. Que devient ma vie de prière, cette vie à laquelle je me croyais appelée, 13 juillet 1887.

Il faut que je laisse Dieu porter mon âme et ma vie comme on porte un malade qui n'a plus conscience de rien et qui souffre sans comprendre ce qu'on fait de lui... Qu'on a donc raison de dire que les souffrances spirituelles sont les plus dures de toutes. Les autres peuvent s'appeler souffrances, celle-ci devrait s'appeler martyre, 23 juillet 1887.

Autrefois quand je quittais le couvent, quand j'avais moins le loisir de prier, il semblait que Dieu mettait dans mon âme ce qu'il lui fallait pour se recueillir en elle-même et pour suppléer à ce qui lui manquait du côté des secours extérieurs...

C'est affreux de ne pas palper la vérité, de douter de tout, de douter de ce qui vous est le plus cher à tel point que d'y croire, que d'y attacher son coeur vous paraît presque coupable, 6 août 1887.

Je ne crois plus à rien alors, sauf à un Dieu devant la grandeur duquel je tâche d'humilier le plus possible la pauvre créature qui n'est que néant et péché...

Si manquer de foi est un péché, je suis dans le péché, il n'y a pas à dire et cependant je serais si malheureuse de ne pas aimer Dieu! Mais ma raison fait pour ainsi dire un crime à mon coeur de donner ce reste d'appui à ma Foi. Car enfin c'est absurde de baser sa Foi sur le sentiment qui peut vous tromper, sur l'imagination qui est la folle du logis, et les rapports avec Dieu, les consolations de Dieu ne me paraissent plus qu'affaire de sentiment et d'imagination, 24 août 1887.

Ce sont les ténèbres partout, 16 octobre 1887.

C'est si affreux pour l'âme de marcher dans une voie qui ne semble pas tracée et où il semble qu'on ait perdu tout le terrain gagné. Notre Seigneur sait ce qu'il fait et, tant que je suis sous sa houlette, je n'ai point peur et ne regrette rien mais y suis-je, 10 novembre 1887.

Ce sont les tentations contre la foi envers lesquelles on se sent sans courage. On résiste encore contre les attaques contre la pureté, contre celles de l'orgueil et de la révolte parce que on en voit la laideur. On a un point d'appui pour résister, mais dans les tentations contre la foi on n'a aucun point d'appui, 12 décembre 1887.

Où aboutissent mes voies? À la vie religieuse? J'en suis à mille lieues et elle est tellement déflorée pour moi que non seulement je ne la désire plus pour moi-même, mais encore j'ai absolument cessé de la désirer pour Caroline... Je ne crois plus aux grâces surnaturelles que j'ai cru avoir reçues et qui ont été la base de toute ma vie. Je crois que ce que l'on croit des grâces d'En Haut ne sont que l'effet de l'imagination et d'un état physique. Je sens bien cela maintenant. Habituellement je ne sens rien pour Dieu et quand il me semble que je sens quelque chose tous mes sens sont comme envahis et alors j'en ai horreur... Cela est affreux à penser car c'est du Dieu de toute pureté et de toute sainteté que j'ai

cru et voulu m'approcher et si au lieu de ses grâces je n'ai trouvé qu'une surexcitation hystérique plus ou moins grande, que cela est décourageant, décevant, horrible !... Je souffre tant et je ne sens d'appui et de consolation nulle part... Je lutte plus ou moins victorieusement contre le découragement, le doute, 19 décembre 1887.

S'il est quelque chose qui me donne un peu la Foi, c'est de voir que je puis persévérer ainsi. Je me rends bien compte que de moi-même je ne le pourrais pas et qu'il y a une autre force qui me soutient et me soutient réellement puisque je n'ai que très rarement et d'une façon très fugitive la tentation de tout laisser là ... Autrefois je croyais être dans le délaissement quand j'étais sans consolations, mais je vois maintenant que le délaissement est autre chose que le manque de consolation, si toutefois tout cela est quelque chose... Mon âme se demande sans cesse si ma voie a été bonne, 30 décembre 1887.

La tentation contre la pureté gronde toujours un peu, mais faiblement. Celle contre la foi est à peu près la même avec plus d'acuité de souffrance et plus de désir d'aimer... J'ai toutes les idées auxquelles vous mavez cependant ordonné de fermer la porte, 7 janvier 1888.

Si dans UAssomption il y a un grand esprit de prière répandu dans ses oeuvres et dans ses membres, il me semble qu'il y manque la branche exclusivement consacrée à la prière... Dans un individu, dans une Congrégation qui pour ainsi dire ne comprend qu'une branche, qu'un seul genre d'oeuvres, l'esprit de prière, l'esprit surnaturel, la prière de ses membres suffisent, mais dans un tout, dans un Ordre qui en embrasse plusieurs, il me semble qu'il faut la part de Dieu seul, Lettre P 282/1888.

Mon âme s'est épanouie dans la prière, dans le sentiment de la présence de Dieu, de la vérité de Dieu. Je pense que Notre Seigneur me préparait aux souffrances du lendemain, 4 mars 1888.

Tout est redevenu point d'interrogation, sauf un avenir auquel je ne veux pas croire tout en y croyant, 12 mars 1888.

Je souffre de tout et particulièrement de ne plus voir le clou auquel je raccrocherai ma vie spirituelle, ma vie de prière, ma vie intérieure. C'est l'abîme dans lequel il faut se jeter. Je sais bien que Dieu qui a voulu cette vie intérieure en prendra soin lui-même. Je le sais mais je ne le sens ni ne le vois, 22 avril 1888.

Notre Seigneur m'a montré que la voie de la pécheresse était la réunion des deux voies que je connais en partie : voie de délaissement que j'ai eu en partie ces dernières années, voie de châtiment que je connais depuis ma retraite, en partie aussi car ce n'est qu'un commencement, 25 avril 1888.

Le dessein de Dieu

1884

Une unique fois Notre Seigneur m'a dit: 'Tu auras beaucoup de filles'. Oui mon Dieu, on en engendre par la prière. Non, tu fonderas et tu auras beaucoup de filles, Hingene, 4 octobre 1888.

Relecture

- Que Dieu a été bon, que Dieu a été patient avec moi dans la conduite pour ainsi dire extérieure sur mon âme comme dans sa conduite intérieure... Il me semble bien certain maintenant que Dieu voulait pour moi une vie de prière. A ne regarder que l'extérieur il semblerait que ma vie a été cent fois brisée, que je n'ai pas trouvé ma voie, que la Providence de Dieu était absente. Et au contraire quelle Providence persévérante que celle qui après ne m'avoir pas donné dans ma jeunesse ce degré de volonté qui m'aurait fait adopter une vie de charité extérieure pour laquelle je n'étais pas faite, et que seule cependant je comprenais et voulais comprendre malgré des touches de grâce déjà très réelles dans la prière, cette Providence a repris tous ses droits sur moi, en brisant ma vie il est vrai, mais qu'est-ce que la vie brisée en comparaison de la grâce d'être à Dieu seul ?
- Après mon veuvage n'est-ce pas encore cette Providence qui a veillé avec tant de jalousie sur mon cœur qu'il n'aurait pas pu dans ce moment là s'attacher à autre chose que Dieu ? Tout naturellement je pouvais alors me tourner vers les œuvres de charité, y trouver un aliment pour ma vie et pour mon cœur... Alors Dieu a suscité des obstacles de toutes sortes et il a semblé me jeter dans une vie qui n'était pas non plus la mienne mais dans laquelle mon âme s'est développée et a compris un attrait plus haut. Encore une fois tout s'est brisé et je me retrouve avec la possibilité des œuvres que j'ai rêvées autrefois. Elles n'ont pas perdu leur attrait, je pourrais m'y donner avec joie et cependant je sens maintenant que c'est autre chose que Dieu veut de moi et je puis me donner à elles sans m'y livrer. Elles peuvent et doivent m'occuper par moments, mais elles ne seront plus mon but mais mon moyen et autant que je puis le supposer, un moyen passager et transitoire... Il y a 10 ans quelle différence, ma vie se faisait par elles...
- Si la Providence de Dieu a été persévérante dans la conduite de ma vie, combien elle a été patiente dans la conduite intime de mon âme. Que d'indulgence, que de patience, que d'attente! Il y a neuf ans qu'après mille et une tendresses de la part de Dieu, j'ai senti pour la première fois la sévérité de son regard, que j'ai vu mon âme couverte de la lèpre du péché. Peu de temps après, Dieu m'a demandé d'être

victime. Il me montrait la grandeur de la faveur et tout à la fois me repoussait comme indigne, puis tout à coup un jour j'ai entendu cette parole : « Je t'accepte comme victime »...

- Avec quelle allégresse je l'ai reçue et combien dans mon ignorance je me suis crue capable de la porter ! Comment, sous quelle forme, peu m'importait, je me croyais capable de tout. Heureusement Dieu me ménageait patiemment. Il attendit d'abord que je fusse fortifiée par une retraite, puis vint cette première demande du sacrifice des consolations...
- J'étais atterrée et cependant mon imprudence l'aurait aussitôt accepté si le Père, interprète de la patience de Dieu, ne m'avait fait longtemps attendre. Un an ! Je ne pouvais comprendre ce retard. Je le comprends bien maintenant. Mais quand la demande fut faite, c'est alors que Notre Seigneur déploya le plus de patience vis-à-vis de mon âme rebelle et révoltée. Et d'abord combien de ménagements. Combien souvent les consolations revenaient, combien souvent la douleur ressemblait à la consolation. Et aucune révolte, aucun orgueil ne rebutait Notre Seigneur. Il continuait patiemment son œuvre. Tu te présenteras à moi comme pécheresse...
- Avec quel amour, quelle précaution pour ne pas être rebutée, quelle force pour que je ne recule pas, Notre Seigneur m'a demandé cela. Devait-il avoir besoin de le demander ? N'était-ce pas à ma place qu'il me disait de me mettre ? Mais il ne voulait pas me rebuter. Je me suis crue bonne en acceptant ! Pauvre orgueilleuse ! Et Dieu dans sa bonté, dans sa longanimité a accepté cette ridicule acceptation. Et suis-je restée alors à cette place acceptée, ai-je accepté les dépouillements, les humiliations de la pécheresse. Ô non, que de révoltes encore...
- Et cependant patiemment Dieu poursuivait son œuvre. Il m'amenait à lier mon cœur et ma volonté à la sienne, mais de crainte que le lien ne me parût trop dur avec quel amour pendant un an il me fit retrouver ses consolations! Depuis il a toujours, malgré mes révoltes, poursuivi son œuvre mais toujours avec la même patience, la même indulgence. J'étais victime, j'étais pécheresse et cependant je n'en sentais pas le poids...
- Il me donnera la force. Il me donnera la lumière à mesure et non davantage que je ne pourrai la supporter. Mais il me la donnera et il ne faut pas craindre de la lui demander car la lumière que j'ai maintenant sur moi-même n'est qu'un progrès, qu'une étape. Je suis encore spontanément orgueilleuse, 26 janvier 1888.

Notre Seigneur semble m'avoir laissé le sentiment de l'aimer, mais c'est de nouveau ce sentiment ardent, brûlant, amer. Je sens que j'aime Notre Seigneur mais je me sens si indigne de lui que dans ces conditions l'amour est plus une souffrance qu'une jouissance, 12 octobre 1888.

Il m'a mise par ses consolations dans le vrai chemin et aussi il m'a donné le courage de marcher dans une voie qui est dure et dans laquelle je n'aurais pas eu le courage d'entrer sans consolation, 24 octobre 1888.

Je crois que Notre Seigneur m'a fait faire un pas dans la compréhension de l'union avec Lui... Je n'y voyais pas comme une sorte d'autre vie en Lui... Je sens aussi que cette union ne s'opérera jamais pour moi que dans la souffrance et surtout l'humiliation, 4 novembre 1888.

Je pense quelques fois à *Vavenir*, mais comme je n'y vois pas d'issue, il faut bien que je me perde dans l'adoration de la volonté de Dieu sur moi. Non il n'y a pas d'issue, et je suis parfois tentée de tristesse et de découragement quand j'y pense, 2 décembre 1888.

Ma foi dans cet avenir se fortifie, non par le désir, mais par la croyance que c'est la volonté de Dieu sur moi. ... Comment cela se fera-t-il ?... Quelques fois il me prend un serrement de coeur à la pensée que cette porte-là se fermera comme les autres et cependant ouverte, elle ne me sourit guère. C'est la première fois, depuis deux ans, que la vie religieuse a une forme dans mon oraison, mais la forme intime bien plus que la forme extérieure, 9 décembre 1888.

C'est par pure conscience que je vous rends compte de toutes ces choses que je ne me sens plus guère la faculté d'appeler des folies tant elles semblent être ancrées dans mon esprit. Et cependant je sens bien que physiquement et moralement, c'est une impossibilité, mais rien n'est impossible à Dieu, 16 décembre 1888.

Je sens bien aussi que Notre Seigneur me veut tous les jours plus à lui et qu'il s'est fait un travail dans mon âme, un travail que je ne saurais trop comment définir mais qui n'en est pas moins réel. Ce travail est indépendant de la consolation

comme de la désolation... car ce que je sens, je le sens aussi bien ...dans les ténèbres comme dans la lumière, dans le doute comme dans la vivacité de la Foi. Ce travail est comme une force d'union qui s'est faite entre Dieu et moi au centre de mon âme. Ce n'est plus comme si Dieu me tendait la main mais comme s'il habitait en moi et cette union produit une souffrance par la dissemblance des objets unis, 6 janvier 1889.

Ma pensée va toujours plus loin, pour moi parce que je crois que Dieu m'appellera un jour à la réaliser, pour vous et vos oeuvres parce que je trouve que c'est un complément qui vous manque et que quand on est appelé comme vous à développer autant l'esprit de prière dans les oeuvres actives, on doit être appelé à le développer dans une oeuvre contemplative qui elle-même soit l'appui ou plutôt l'intercession auprès de Dieu pour les oeuvres ses sœurs, mai 1889.

Quand vous m'avez parlé de *Voeuvre que vous savez*, vous m'avez parlé de la forme extérieure. J'appelle forme extérieure les oeuvres extérieures. Or j'ai bien gardé dans mon esprit l'idée de ce qu'elles seraient, mais je les verrais changées ou transformées sans trouble. Il n'y a qu'une chose qui me troublerait, c'est si vous vouliez autre chose qu'un ordre contemplatif: Quant à la forme plus extérieure, au moment et au comment cela se fera, je n'ai aucune idée et je n'en cherche pas. C'est l'affaire de Dieu. S'il ne prépare pas les choses, c'est qu'il ne les veut pas, alors je ne m'en préoccupe pas, juin 1889.

Je reviens de Paray où j'ai beaucoup demandé Vesprit d'oraison. Je l'ai demandé pour moi. Je l'ai demandé aussi pour 'mes filles'. Je me demande comment je puis faire cela sans en être troublée. C'est peut-être parce que je sens que je ne puis être là que l'instrument de Dieu... Pourvu que Dieu me mène, cela suffit et moins il y aura du mien, mieux cela vaudra dans le cas où Dieu aurait des vues sur sa pauvre créature, 7 juillet 1889.

Il y a cette double action dans mon âme, de Dieu et de Notre Seigneur et l'action de Dieu tend à l'emporter de plus en plus sur celle de Notre Seigneur, 9 avril **1890**.

Jésus semblait me dire... qu'il m'offrait maintenant de le contempler un peu comme Verbe dans le sein de son Père, 23 juillet **1890**.

J'ai compris que l'âme dans l'union avec Notre Seigneur et en présence de la Sainte Trinité reproduisait dans sa petite mesure l'état de la Sainte Vierge unie à Jésus dans son incarnation et dans sa vie à Nazareth. Marie était unie au Christ, elle priait avec Lui et par Lui, elle accomplissait la même oeuvre que Lui et sa prière s'adressait à Dieu, au Dieu en trois personnes au Dieu trois fois Saint, 12 août 1890.

Il me semble que j'aime Notre Seigneur mais ... quelque chose me retient. C'est surtout le sentiment que Notre Seigneur veut m'adresser à son Père, à la Sainte Trinité, à Dieu, septembre 1890.

C'est au sein même de cet état de tentation que j'ai retrouvé hier dans l'oraison et pendant relativement assez longtemps cette contemplation de Dieu dans sa grandeur, dans sa beauté, 1890.

Maintenant j'entre dans l'union à un de ses états, à celui de la prière de Gethsémani, 18 janvier 1891.

L'âme sait peu par expérience ce qu'est la douceur de la contemplation car généralement le sentiment de la présence de Dieu trois fois Saint a été pour elle pénible, douloureux, crucifiant, purifiant... Néanmoins elle a senti une fois cette présence sous une forme douce, suave, impossible à dire et qui lui a semblé être ce qu'on appelle la divine ténèbre. Elle ne l'a sentie qu'une fois, pendant quelques minutes seulement et il y a plusieurs mois, mais le souvenir en est suffisamment resté pour qu'elle entrevoie ce que Jésus lui offre, 28 février 1891.

L'oeuvre des prêtres est une oeuvre divine pour laquelle il faut s'unir à Dieu, être fidèle dans cette économie du mystère de la Sainte Trinité, mai 1891.

Mon âme reste toujours abîmée devant Dieu... trois fois Saint, 26 août 1891.

Quel sentiment ineffablement doux que celui que j'ai senti hier de la présence de Notre Seigneur... un avant-goût du Ciel... Les paroles du Maître sont douces et je serais bien embarrassée de les former en moi quand je suis dans la sécheresse. Mystère que tout cela ! Mais doux mystère dont les seuls abords révèlent les rapports de l'âme faite à l'image de son Créateur, 13 septembre 1891.

Notre Seigneur dit qu'il veut élargir mon âme, qu'il veut la rendre grande comme le monde puisqu'il veut que la congrégation à laquelle il l'a dévouée se répande sur le monde entier. Mais en même temps Notre Seigneur ... me dit que ma mission à moi est de prier pour ses prêtres et de demander pour eux la vie intérieure, la vie d'union à Notre Seigneur. Le divin Maître parle de cette oeuvre comme d'une chose absolument certaine et il ne me permet pas de me dérober à la peine, 2 novembre 1891.

Notre Seigneur ne me dit ni quand, ni comment, mais *IL wassure toujours que* cette oeuvre se fera et qu'Il se servira de moi. Je lui ai demandé si dans cet état d'humiliation il fallait apporter les âmes dont je suis chargée. Il m'a dit que oui, quel que soit le surcroît de peine que j'en éprouve, 18 novembre 1891.

M'adressant à la Très Sainte Vierge pour demander secours et consolation... je ne la voyais pas des yeux du corps mais bien des yeux de l'âme, sans couleur ni image néanmoins. L'imagination ne me représentait rien. Elle tenait le Saint Enfant Jésus et plusieurs fois elle m'offrit de le prendre entre mes bras, mais mon indignité me retenait et la Très Sainte Vierge semblait avoir plutôt pour agréable que je me laisse retenir par ce sentiment... Je suis restée très longtemps aux pieds de la très Sainte Vierge.



Elle m'a prise sous son manteau

Elle m'a dit que Dieu me demandait la souffrance physique, 24 septembre 1891.

Je lui ai demandé pourquoi, après avoir eu il y a deux ans et depuis encore des touches de contemplation et du sentiment de la Trinité, je n'en avais plus du tout... Il m'a répondu que son Père m'en avait donné pour me montrer combien cet état était désirable... et que ce n'était pas là précisément ma voie, que ma voie était la donation pour les âmes, 14 octobre 1891.

Notre Seigneur ma de nouveau conduite à sa Mère disant qu'll voulait qu'elle me donne à Lui sous sa forme de petit enfant... Comment se fait-il que Dieu soit parfois si dur à l'âme et lui impose comme le fardeau le plus écrasant sa volonté d'accepter la peine, l'aridité, tout ce qu'il y a de plus dur, et que d'autres fois il la laisse absolument libre d'opter entre la joie et le sacrifice... C'est comme qui dirait quelqu'un qui est entraîné par le désir d'arriver au but, 17 octobre 1891.

Silence

Quand je me suis mise dans les dispositions où je crois le mieux suivre les enseignements de l'Époux, alors je voudrais continuer à parler, à m'humilier, à demander pardon.... mais au lieu de cela, j'entends comme une voix intérieure qui me dit: silence, silence. Si cette voix intérieure est la bonne, je veux bien me taire, mais j'ai peur que ce soit une voix qui m'invite à la paresse, car je ne sais pas comment pratiquer cette inaction sans paresse. Je crains plus la paresse que la distraction parce que ce silence semble exclure plus ou moins l'imagination de la terre aussi bien que celle du ciel, du moins je le comprends ainsi. C'est une nuit sombre, un silence général et ce n'est pas le recueillement passif dont parlent les livres, puisque ce recueillement est une jouissance de Dieu et que ce silence n'en est pas une. Je n'ai lu ce que j'éprouve nulle part. Je l'ai cherché dans des livres ascétiques pendant mon oraison, mais je ne l'ai trouvé nulle part et j'ai au

contraire retrouvé mon silence durant lequel l'âme prosternée et humiliée devant son juge se contente de pousser quelques petits soupirs de pardon, de miséricorde. Pour habituer les fidèles à l'oraison on fait quelquefois ainsi : on lit quelques mots, on s'arrête, on lit une phrase. Hé bien ! Dieu semble faire ainsi et mettre de temps en temps un mot sous les regards de l'âme : son péché... son indignité.... ses révoltes.... ses tentations.... ses ignominies... Je suis ardente et bavarde dans la prière comme ailleurs, quand je ne trouve rien à dire, je dis quand même quelque chose, je fais effort. J'ai toujours pensé que Dieu avait ces efforts pour agréables et j'aurais pensé mal faire et être négligente en ne le faisant pas tant bien que mal. Aussi je ne comprends rien à ce silence. Ce n'est pas que je ne le veuille pas, mais j'en ai peur, 19 novembre 1891.

Il est singulier que tout en me présentant pour moi-même la voie de la croix et de l'humiliation, Notre Seigneur me montre plutôt une autre voie pour les autres. Non pas que toutes les âmes qui aiment Dieu ne soient appelées à souffrir et à s'immoler pour Dieu, mais il y a différentes voies pour y arriver, juillet 1892.

Il y a quelques temps, Notre Seigneur m'a beaucoup encouragée, me disant que ma volonté était donnée et qu'il se chargerait du reste... Notre Seigneur a parlé à l'extérieur de mon âme. Cette transformation (de mon oraison) n'a pas eu lieu tout à coup. Je ne l'ai constaté que peu à peu... Ma prière se replie sur moi-même, non pas sur moi-même pauvre créature, mais sur moi-même temple du Saint Esprit, demeure du Dieu trois fois Saint, de l'Époux de mon âme, de la divinité, non pas seulement dans sa manifestation parmi les hommes et comme homme, mais comme Dieu, pas seulement la seconde personne de la Sainte Trinité, mais Dieu même... Ce sentiment de Dieu présent intimement au fond du coeur cause quelquefois une grande allégresse à l'âme... L'âme se sent aussi chargée de faire l'office de Jésus-Christ s'offrant à son Père, 14 février 1893.

Aurai-je jamais le courage pour adopter une vie absolument nouvelle dans laquelle je ne serai pas étayée par la masse de mes compagnes religieuses ? ... Plus je me fais une haute idée de la vie que nous devrions mener, moins je m'y sens

apte physiquement et moralement, car tout en ayant beaucoup plus de santé que dans ma jeunesse, j'en fais moins, je suis de plus en plus molle, je ne puis résister à rien, me mortifier en rien, 25 janvier 1894

L'axe de mon oraison a un peu changé et, sous différentes formes, c'est l'amour de la volonté de Dieu qui semble vouloir tout absorber, 11 octobre 1895.

Le soir je ne pensais qu'à dormir, ... j'ai senti ce sentiment si doux de la présence de Notre Seigneur... Quand Notre Seigneur se fait sentir à mon âme, quand mon âme goûte avec transport la joie de cette union, quand elle y touche, quand elle sent qu'un mot d'elle suffirait pour qu'elle puisse s'abreuver à ce breuvage sacré, elle se sent à la fois libre et pas libre de le faire. Libre puisque Notre Seigneur le lui offre, pas libre puisqu'elle s'est donnée pour souffrir et que la consolation n'est pas faite pour elle... Quand vient la consolation, je ne puis pas en jouir, je ne puis pas la retenir. Je ne la repousse pas, mais tous mes désirs, en quelque sorte toutes mes demandes l'éloignent, 17 octobre 1895.

Cette question de gouvernement ne serait pas embarrassante du tout dans l'oeuvre... Il me semble voir comme très facile la distinction du gouvernement et d'une influence intellectuelle par l'enseignement des grandes vérités, des grands principes, de la doctrine, de la liturgie... Ce serait la sève de l'enseignement doctrinal répandu dans les âmes par ceux qui ont autorité pour le faire. Quelle meilleure vie pour l'âme contemplative que celle d'une sûre doctrine contemplée, aimée, apprise et enseignée dans sa modeste mesure? Quelle meilleure prière que celle de l'amour de la vérité entière avec le désir de la donner aux âmes par la prière, l'oblation de soi-même et une humble mesure d'enseignement; 1895.

Il entre quelquefois dans les desseins de Dieu de former une oeuvre avec des éléments divers, aussi je suis toute prête à le faire sous n'importe quelle forme, mais il me semble que c'est plus rare et dans les ordres où cela a eu lieu, je crois qu'il y a eu beaucoup de difficultés pour fondre les différents éléments en un tout, 1895.

Cette plénitude de Dieu... donne le sentiment de la possession de Dieu comme nous l'aurons en paradis. On sent la suffisance du sentiment de Dieu pour vous

rendre heureux... Dans cet état, l'âme sent un anéantissement fort doux car elle aime à reconnaître qu'elle n'est rien devant Celui qui est tout, 1895.

Pour témoigner de ma correspondance à la grâce, Notre Seigneur m'a indiqué deux choses à faire : dans le courant de la journée m'exercer à voir les qualités, les vertus des autres, me mettre au-dessous de tous dans ma propre estime. Dans la prière me présenter comme pécheresse au-dessous de tous les pécheurs, m'abritant en quelque sorte derrière leur ignominie, y mêlant ma propre ignominie, l'ignominie de mon orgueil qui fait que je ne puis me préférer à aucun.... Là, au fond de cet abîme d'ignominie, si je m'en laisse en quelque sorte pénétrer par la honte et la contrition de mon orgueil, ce n'est pas le désespoir que je trouverai mais Notre Seigneur portant les péchés du monde. Je dois commencer ma prière en me présentant ainsi devant Dieu si je veux passer par la purification. C'est mon travail à moi, c'est ma façon de montrer ma bonne volonté d'entrer dans cette voie ou plutôt d'y rentrer, mais le vrai travail d'humiliation intime c'est Dieu qui le fera d'après mon désir et non parce qu'il me l'a imposé, 2 septembre 1896.

Fondation des Orantes de l'Assomption 8 décembre 1896



Tout me pèse... La perspective d'une vie austère, mortifiée m'est odieuse. Je ne m'en sens ni la force physique ni la force morale. La prière est difficile... J'ai peur d'être rejetée de Dieu et de ne pouvoir jamais porter fidèlement la croix de la vie religieuse pour laquelle je ne me sens aucun goût. Je veux cependant être fidèle et je lui demande la sainteté pour le berceau de cette vie religieuse, décembre 1896.

L'autre jour il y avait un gros orage et notre bicoque tremblait et j'avais peur, car je suis très peureuse, 26 juillet **1897**

Merci de m'avoir donné l'assurance d'être dans l'obéissance. Quoique cette assurance ne suffise pas toujours pour calmer mon âme. Quand elle a l'assurance d'obéir, elle se demande si elle a raison d'obéir, quand elle s'est dit que l'obéissance est la seule sauvegarde, la seule assurance de faire la volonté de Dieu, elle se prend à douter de Dieu et de tout. Et il lui semble n'être appuyée que sur un sol mouvant, que sur un mirage. D'autres fois, il lui semble être si malheureuse, si dépourvue de tout, qu'elle crie avec angoisse pour... ne pas être jetée là où elle mendierait Dieu pendant l'éternité, 2 septembre 1897.

J'ai senti une fois la voix de Notre Seigneur comme je ne l'avais pas sentie peutêtre depuis un an. L'imagination et tout l'être n'étaient pas saisis, car j'entendais cet impatientant tic tac qui empêche d'être certaine de la présence du Maître. Et qui pourtant, si ce n'est Dieu, pourrait parler ainsi de cette parole vibrante, éclairante, de cette parole pleine d'autorité à laquelle il serait impossible de résister? 'C'est en toi que je veux établir ma prière pour l'Assomption', 4 novembre 1898.



Récréation sous l'abricotier rue François 1er



Mère Marie de la Compassion avec sœur Elisabeth et sœur Isabelle sur le seuil du petit monastère, rue Berton à Passy.

1897

Père Picard et Père André Jaujou chez les Oblates rue Berton



Jésus Christ m'attire depuis bien longtemps à Lui, à son amour, à son imitation mais je n'avais pas encore compris cet appel plus haut d'une vie identifiée à celle de Jésus Christ. C'est si beau, c'est si grand, c'est si incompréhensible cette vie de Jésus Christ en nous, que Jésus seul peut l'opérer dans nos âmes. Il faut croire qu'il l'opérera en moi si je me laisse faire d'une façon absolue, 2 mars 1899.

Notre Seigneur ne m'a-t-il pas dit un jour : 'J'établirai en toi la prière pour l'Assomption', 9 août 1899.

Résolutions de retraite

Être bonne, douce, extérieurement et intérieurement, humble dans mes rapports. Pas de retour sur moi-même... Réprimer tout ce qui sent la raideur, l'impatience, les façons du monde, l'habitude de commander. Être calme, me posséder. Aimer la pauvreté, la gêne, 12 août 1899.

Relecture

- Parmi les grâces sensibles que j'ai reçues (il y a plus de 20 ans), une de celles qui m'est restée le plus gravée dans la mémoire et le cœur est celle où la Très Sainte Vierge a déposé l'Enfant Jésus dans mes bras pour que je le couvre de mes caresses. C'était bien une grâce sensible quoique, à proprement parler, mes sens ne fussent pour rien puisque mes yeux ne voyaient rien et que mes mains ne touchaient rien.
- Une autre grâce est celle où il me fut dit de me réfugier toujours sous le manteau de la Très Sainte Vierge, quelques fussent mes épreuves intérieures, quelque fut le degré où Notre Seigneur semblait me repousser...
- Quand Notre Seigneur daigne se communiquer à moi avec ses consolations, j'oublie absolument qu'il a coutume de me demander bientôt le sacrifice de ces mêmes consolations. Et pourtant c'est toujours ce qui m'arrive, 2 novembre 1900.

Le vœu du plus parfait est une sorte de réparation du péché... J'ai mes qualités, je suis capable d'un certain élan mais il n'est rien dont je sois moins capable que de tout faire parfaitement. Je suis brouillonne, lâche, négligente. Je n'ai pas de santé. Je ne sais jamais ce que je peux faire... Si encore j'avais avec moi une Supérieure pour m'indiquer à chaque instant ce que j'ai à faire, ce serait le plus parfait bien net, bien clair. Si au moins le Père était là les 12 mois de l'année, mais pendant qu'il sera ailleurs, qui me dira où est le plus parfait ? J'ai bien assez de sources à scrupules dans ma vie, sans m'en créer une nouvelle! Et cependant si Dieu le voulait... 2 décembre 1900.

- Quant au livre sur l'union à Dieu de l'abbé SAUDREAU, c'est celui que je lis en ce moment et qui me charme. J'y trouve beaucoup de consolations en rencontrant beaucoup de passages qui s'adaptent à l'état de mon âme. C'est bien ainsi que vous m'avez appris à pratiquer la prière et je me sens à l'aise dans cette doctrine...
- Priez pour moi mon cher Père, que je devienne bonne, douce avec les Soeurs, que je n'envoie pas trop promener cette bonne Soeur Elisabeth, que j'apprenne à être vraiment donnée. Que c'est difficile de devenir victime. Le support des petits sacrifices de chaque jour n'est cependant que le premier échelon de l'état de victime et c'est cependant déjà si difficile. On s'offre pour tout souffrir et on porte avec tant de peine un mal de tête ou un malaise. Je voudrais cependant tant être à Notre Seigneur en esprit et en vérité, toute livrée à son action et, au partage de sa vie d'immolation, 12 mars 1901.

- Il faut que je me sanctifie dans et par ce labeur et me rende impersonnelle, calme, patiente. Je n'aime pas à être dérangée et les Soeurs doivent le sentir. Je suis souvent vive et impatiente avec elles. Je trouve que c'est une très grande mortification de n'avoir pas le temps de faire ce que l'on doit faire, de n'avoir pas le temps de la réflexion... et cependant je comprends aussi qu'il doit y avoir là une grande occasion de sanctification ; d'abord dans le fait de l'humiliation parce qu'on fait imparfaitement les choses et qu'on mécontente toujours quelqu'un, et ensuite dans l'abandon que cela exige. Il faut s'abandonner à Dieu... Notre Seigneur me veut moi-même, sans aide, sans appui, dans ma nudité et ma misère... J'en reviens toujours à la prière de Gethsémani : mon coeur dans le coeur même de Jésus-Christ priant avec et en Lui, humilié avec Lui, broyé entre les péchés du monde et la pureté de Dieu. Cette pureté de Dieu en contact avec l'âme pécheresse ! C'est une chose impossible à expliquer...
- C'est aussi une purification et une incompatibilité entre mon péché et la pureté de Dieu. Il m'est dit de rester dans un feu qui dévore, humilie et purifie... Seulement, dans la pratique de la vie, je sens bien que je ne devrais pas être lâche comme je le suis, étant appelée à être victime pour tant de saintes causes...
- Je sens toujours aussi *Uappel pour les âmes, pour les prêtres,* pour que leurs fautes soient expiées et humiliées en moi, juillet **1901**.

1901 Sœur Isabelle, Mère Marie de la Compassion, sœur Thérèse et sœur Marie-Joseph rue Berton, à Passy, devant la serre.





1902 - 1908 La 1^{ère} maison des Orantes

Autrefois il me semble que c'était Notre Seigneur me parlant comme on parle à qui entend, plus tard cela été Notre Seigneur parlant au-dedans.

Maintenant ma prière est simple. J'expose mes besoins.

C'est à mon Époux que je parle, 4 janvier 1903.

Lettres de Mère Isabelle au Père Emmanuel BAILLY



3ème supérieur général

23 et 28 mars 1904

- Il s'est fait dans mon âme un grand apaisement. Je n'ai plus les affreuses angoisses de désespérance et de doute et je marche paisiblement en présence de Dieu, lui abandonnant ma misère, plus encore que le reste. Seulement j'ai peur de l'illusion, j'ai peur de la paresse spirituelle, j'ai peur de me croire dans une voie

d'oraison qui n'existe pas. J'ai eu dans ma jeunesse beaucoup de consolations spirituelles. Un jour, tout à coup, dans l'oraison, Notre Seigneur m'a demandé le sacrifice de toutes ces consolations pour les âmes. Mon âme, quoique tremblante, le lui eût donné, si la sagesse du Père Picard n'avait mis des délais à ma demande. J'ai bien compris plus tard la sagesse de ces délais quand j'ai passé par tant d'angoisses, d'incertitudes, de souffrances, de troubles, de tentations horribles et aussi de tant d'aridités.

- Dans l'oraison, j'ai été quelquefois unie aux mystères joyeux, souvent aux mystères douloureux, spécialement à celui de Gethsémani et parfois à celui de l'abandon de la croix, jamais aux mystères glorieux.

Dans le temps des consolations, Notre Seigneur m'a établie dans l'amour d'épouse et, quoique je ne fusse pas religieuse et à travers toutes les vicissitudes et humiliations de mon âme, Notre Seigneur m'a toujours fait sentir que j'étais épouse et ne m'a en quelque sorte jamais permis d'en douter et de m'humilier comme si je ne l'étais pas à l'égal des âmes consacrées. Et Dieu sait cependant si Notre Seigneur exigeait de mon âme orgueilleuse une humiliation si profonde, si intime, que la pauvre pécheresse est incapable de l'exprimer...

- Mais, à ma dernière retraite avec le Père PICARD, (il y a plusieurs années déjà) ma vie intérieure s'est modifiée. Notre Seigneur wa appelée à une vie d'intimité dans le tabernacle, vie humble, cachée avec Lui. Je ne saurais dire le temps que cela a duré, ni par quelles phases de vie intérieure ma vie a passé, mais je sais qu'une des dernière fois que j'ai vu le Père je lui ai expliqué comme j'ai pu le besoin intime d'union que je sentais. Union, liquéfaction, un avec Lui, le divin Maître...
- Ce que j'éprouve maintenant, je ne le lui ai jamais soumis, car c'est depuis qu'il est là-haut que je le ressens ainsi. Et j'ai commencé par en être surprise et effrayée, ennuyée aussi, et même il a fallu l'insistance de la volonté divine en moi pour m'y faire entrer. Jusqu'à présent, Notre Seigneur, son tabernacle, sa Croix, Lui, ses mystères, Lui Dieu et homme, avait été mon terme. Je n'en cherchais point d'autre et je puis dire, en quelque sorte, que je ne pensais pas à Dieu lui-même... Et puis il m'a semblé, que la dévotion à Notre Seigneur en tant que Dieu et homme disparaissait de mon âme, ou plutôt que Lui-même me faisait entendre qu'il ne fallait pas m'arrêter là. Je sentais en quelque sorte Dieu, Dieu en trois personnes dans mon âme, Dieu, l'infini de Dieu au plus profond de mon être, mais

je m'y sentais si perdue que j'éprouvais une vraie répugnance à chercher ainsi autre chose que Notre Seigneur seul. Et, à vrai dire, cela me paraissait une sorte d'ingratitude envers le Divin Rédempteur, envers son tabernacle, envers la Sainte Communion puisqu'il me semblait posséder davantage Dieu dans le fond de mon coeur que dans la Communion. Et cela me troublait beaucoup... Moi pauvre petite créature perdue dans cet océan de puissance, de grandeur, de bonté, mais si intimement unie à Notre Seigneur Dieu et homme : c'est Jésus Lui-même avec lequel j'agis ou du moins je dois agir. C'est Lui qui m'enseigne, qui m'apprend ce que je dois être au regard de son Père pour travailler au salut des âmes, expier, agir et souffrir.

- Que c'est grand, que c'est beau : avoir Dieu dans son âme, agir en sa présence en union avec Jésus-Christ! mais j'ai peine à y croire pour de si bonnes raisons qu'au lieu d'être unie à Notre Seigneur, j'ai peur de n'être peut-être qu'une illuminée et pire que cela, car rien n'est pire que de se faire des illusions sur soi-même... Si ce que j'éprouvais était vrai, une chose si grande, si belle absorberait mon âme. J'aimerais l'oraison; mon coeur, mon intelligence y trouveraient un rassasiement ineffable et, au lieu de cela, malgré tout ce qui précède, je ne trouve qu'aridité et ennui dans l'oraison... Mon esprit est plus distrait qu'il ne l'a jamais été. Ce n'est pas que je sois distraite ou préoccupée de ceci ou de cela, non, je pense à n'importe quoi, à des enfantillages, à des choses qui n'ont aucun intérêt, à des bêtises... et cependant je n'ai nulle envie de prendre un livre, pas même l'Évangile. Quand je m'aperçois de ma distraction, je rentre en moi-même, je demande pardon à Dieu et, pour le faire, je cherche Dieu dans l'intime de mon coeur. Mais que peu de temps, je le trouve! et que vite l'oisiveté de mon âme reprend le dessus...

Réponse du Père Bailly

'Non vous n'êtes pas dans l'illusion en allant à Dieu par Jésus-Christ son Fils... Relisez les chapitres du directoire où il est parlé de notre méthode de prière et vous trouverez des réponses à vos questions sur votre attrait actuel dans l'oraison. Suivez-le sans crainte aucune. Il vient de Dieu et la nature ne vous abuse pas. C'est la grâce qui vous porte en tout cela. Suivez-le avec fidélité et confiance', Louvain, 30 avril 1904.

20 juillet 1904

- Je crois, parce que vous me le dites, que je ne suis pas dans l'illusion, mais j'aurais cependant souvent la tentation de le croire et de vouloir revenir en arrière...
- Je suis bien quelquefois tentée d'impatience, mais je me cramponne à la grâce pour être fidèle. Seulement j'ai toujours peur de n'être pas dans le vrai.- J'ai toujours été comme cela. J'ai toujours eu peur des phénomènes de la grâce en moi. Il a toujours fallu que le Père Picard me rassure...

2 et 3 septembre 1904

Pour ma part, j'ai été étonnée de retrouver, dès le début de la retraite, la possibilité de prier, de cette prière qui sort douloureusement, mais réellement du fond de l'âme. Je crois que Notre Seigneur veut me faire entrer plus profondément dans mon mystère de Gethsémani... Je ne suis pas du tout une âme qui aime à marcher seule. J'ai un très grand besoin de m'appuyer, de m'éclairer, un très grand besoin d'avoir un Père.

Je n'ai certainement jamais eu assez de reconnaissance des grâces de mon baptême, d'être née de parents chrétiens, d'avoir été élevée chrétiennement, la grâce des sacrements, le sang de Notre Seigneur qui a coulé si souvent dans mon âme pour me purifier. Que de grâces et combien Dieu a été bon pour moi!

Réponses du Père Bailly

'Ne vous défiez pas ; ne vous préoccupez pas. Suivez l'attrait et l'impulsion de la grâce. Ne soyez pas hantée de l'idée d'illusion. Allez à la bonne avec l'abandon d'un enfant qui ne se méfie pas', 7 septembre 1904.

'Vous n'êtes pas dans l'illusion parce que vous priez difficilement ou avec peine et distractions. Offrez en patience cette oraison distraite et consolante. Elle ne fait pas que Dieu ne soit pas en vous, ni vous en Lui. Il n'y a aucun paradoxe. Il y a l'épreuve dont Dieu fait la condition de son union avec vous et de sa vie en vous. Offrez-vous avec confiance et patience sans vous apitoyer sur le peu de sentiment que vous avez d'une vraie et constante union avec Dieu', 9 septembre 1904.

13 décembre 1904

Mon oraison consiste plutôt à me placer sous la pluie de la grâce qu'à en puiser l'eau, non que je sente cette pluie, mais je m'y repose... S'unir, se liquéfier, se laisser revêtir, transformer, être un avec Jésus-Christ, vivre de son sacrifice, agir de son action.... Je dirai que le fond de mon oraison est toujours l'union et le besoin de tout obtenir de Dieu, de tout faire faire par Lui parce que je ne puis rien.

14 février 1905

Le Père Picard n'avait jamais aucun parti pris dans les oeuvres et il laissait toujours faire, Dieu manifestant sa volonté par les circonstances.

3 et 12 juillet **1905**

- Je me dis quelquefois que Dieu me doit la sainteté parce qu'il la faut pour fonder une oeuvre. Mais ensuite quand je me regarde, mon Dieu! pauvre moi. Aussi les gens qui me font la politesse de m'appeler fondatrice, ne savent pas combien ils m'humilient et enfoncent le poignard dans ma pauvre âme. Si seulement je pouvais prier! J'ai cependant prié autrefois et toutes les âmes qui sont autour de moi prient. J'en remercie le bon Dieu et je me résigne en ce qui me regarde... Je crois bien que j'ai été appelée à la vie contemplative. Les circonstances m'empêchent d'en douter, mais il n'y a pas d'âme moins contemplative et plus dépourvue de prière que ma pauvre âme. Mon esprit est devenu absolument obtus. Il ne comprend plus rien. Il ne pénètre donc pas dans la pratique, dans la réflexion et encore bien moins dans les lumières et les affections. Je voudrais tout réapprendre et il faut que j'enseigne les autres...
- Vous voir comprendre et vouloir La petite oeuvre telle qu'il m'a toujours semblé que Dieu la voulait : petite, fermée, cachée, calme, recueillie, ne cherchant sa vie que dans le coeur même de Notre Seigneur. Sans doute, l'existence humaine nécessite des voies extérieures, des manifestations de l'intelligence, voire même de la charité, et les circonstances particulières que nous traversons donneront peut-être une forme un peu différente à cette oeuvre contemplative qu'aux autres oeuvres contemplatives. Mais l'esprit, le fond, ce que l'on doit toujours chercher, c'est l'ombre, l'oubli, et ne trouver de sûr que dans l'union constante avec le Maître. Aussi je m'inquiète très peu de ce que j'appellerais les dispositions, les aptitudes personnelles des personnes. La vie intérieure me paraît être le seul but, le seul centre... Merci de nous vouloir petites, calmes et isolées.

16 octobre 1905

Gethsémani est le mystère que j'ai choisi à mes voeux. Il me paraît être le vrai mystère des âmes contemplatives et apostoliques. C'est dans cette prière douloureuse que s'enfantent les âmes et qu'elles sont rendues fécondes pour d'autres. Quand je vois dans les âmes qui me sont confiées quelque chose de l'empreinte de ce mystère, j'en éprouve une vraie joie parce que je les sens dans leur vraie vocation. Mais toute vocation venue d'En-Haut est vraie et l'Esprit souffle où il veut. Néanmoins, il me semble toujours que celles qui n'ont pas, dans l'intime de leur coeur, notion de ces mystères, il me semble toujours qu'elles n'ont pas encore reçu la complète notion de la vocation de l'Orante.





15 février 1906

Ce qui me tourmente toujours, c'est de n'avoir plus cette vie de combat qui doit cependant être celle des âmes imparfaites comme moi. Pas de lumières sur mes défauts, sur mes imperfections. Je vois bien parfois ceci ou cela, mais je ne le vois plus de même, je ne le combats plus de même. O que je voudrais redevenir petit enfant pour qu'on me dise, et que Notre Seigneur me dise, tout ce que je fais de travers.

9 mai **1906**

Je suis capable de faire une lecture et de la comprendre, et d'y réfléchir, si c'est en dehors de l'oraison, mais, à l'oraison, tout semble disparaître. Aucun livre et aucune réflexion ne semble me donner de lumière. Je ne trouve de possibilité de

prier que dans des paroles toujours les mêmes : apprenez-moi à prier, donnez-moi des âmes, étendez votre règne... et quelques autres semblables. Cela ne varie guère et, malgré les distractions prolongées de l'esprit, l'oraison me paraît toujours être beaucoup plus un acte de présence, un acte d'union qu'un acte de réflexion ou de parole. M'unir, être un avec Notre Seigneur, que son action soit mon action, sa pensée ma pensée, son vouloir, mon vouloir. La goutte qui se perd dans l'océan. Elle se perd, et, quand on se perd, on ne voit plus rien. C'est un peu mon histoire et cela me déroute beaucoup parce que j'ai été longtemps habituée à une oraison qui, certes, n'était pas toujours agréable, mais que je sentais salutaire parce qu'elle me montrait mes péchés, mes défauts, mes hontes de toutes sortes et qu'elle me donnait lumière et force pour me corriger. Tandis que maintenant je ne me corrige plus de rien. Je ne vois rien de nouveau, ni en bien ni en mal. La seule chose que je vois, c'est le désir d'être toute à Dieu, extérieurement, intérieurement, des pieds à la tête. Et puis des distractions, des distractions, des distractions, des distractions...

17 juin 1906

Depuis tant d'années je sens au fond de mon coeur et de ma prière le reflet de tous les zèles apostoliques qui doivent animer notre famille religieuse et je sens si bien aussi que c'est dans le calme, le silence, l'ardeur de la prière et le sacrifice que nous devons travailler comme travaillent les vaillants ouvriers qui sont nos pères et nos frères dans le champ du Père de famille...

9 et 26 juillet 1906

Ma crainte est toujours de manquer à mon devoir et à la pauvreté... Pour la pratique, j'aime à me rappeler que vous m'avez dit : 'Agissez comme si vous n'aviez pas de vœu'. Cette pensée est celle qui me met l'âme le plus à l'aise, non pour faire plus ou pour faire moins, mais pour ne pas craindre de manquer au voeu. Je veux bien aussi pratiquer la vertu, mais je suis plus tranquille quand je me sens autorisée pour le vœu.

17 octobre 1906

Il y a au fin fond de l'âme une certaine connaissance qui n'est pas celle de la connaissance apprise... Cette habitation de Dieu en nous, dans son unité et sa Trinité, cette union plus intime à certains mystères, cette compréhension du rôle

de Jésus priant en moi.... Tout cela serait si beau, si ce n'était pas enveloppé de ce nuage de distractions, d'indifférence, d'ennui, d'abrutissement moral! C'est plus qu'un nuage de poussière, c'est un mur qui s'élève entre moi et la Beauté souveraine et, volontiers, je prendrais avec colère la première hache venue pour détruire ce mur. L'impatience ne sert de rien. Il n'y a que la lumière de Dieu pour fondre cette glace, pour abattre ce mur et cette lumière ne luit qu'à travers de longs jours de patience que je veux aussi longs que Dieu les voudra pour moi, n'ayant pas d'autre désir que de m'unir à Lui et de Lui donner des âmes.

Mais comme parfois il paraîtrait bon de pouvoir désirer la mort qui nous affranchira de toutes les misères de l'esprit et du coeur, qui nous donnera Dieu le souverain bien, l'unique lumière.

4 novembre 1906

Ma vie spirituelle actuelle ne ressemblant en rien à ma vie spirituelle passée.

Tout, dans le passé, a été contrôlé par l'obéissance et n'est-il pas plus salutaire pour mon âme de rester, vis-à-vis [de] vous comme pour moi, dans cet état stupide où je me demande parfois si c'est une voie et non pas plutôt une absence complète de vie spirituelle. Le silence, la vie cachée au-dedans plus encore qu'au dehors n'est-ce pas ce que Dieu veut de moi ? Ce qu'il veut, je le veux, alors c'est peut-être mieux de ne dire que ma stupidité actuelle, mieux aussi peut-être de détruire les souvenirs de mon âme ? de les brûler ?

Réponse du Père Bailly

'Il ne s'agit pas de revenir sur ce passé avec des détails ou des préoccupations qui absorbent. L'histoire de la grâce ou de son action sur vous peut se faire en retraçant les grandes lignes et les points saillants avec la simplicité de la reconnaissance et de l'obéissance, sans troubles, ni minuties. Vous m'avez dit ce que vous appelez votre stupidité actuelle ; il est utile que vous me disiez ce qu'a été votre état d'âme dans le passé, afin que je sache mieux conduire ma fille qui se trouve actuellement stupide d'après ce qu'elle a été quand elle était moins insensible ou moins aride', 29 novembre 1906.

Réponse de Mère Isabelle

Jamais il ne m'est arrivé de ces choses que j'appellerais extraordinaires. Jamais mes yeux n'ont vu autre chose que la réalité des personnes et des choses, jamais mon oreille n'a entendu de concerts célestes, mais ce que je constate toujours avec confusion c'est que, dans la vie des saints, rien ne m'étonne de leurs rapports intimes avec Dieu. Je dis avec confusion, parce que je constate aussi que je n'ai rien fait pour Dieu de ce qu'ont fait ces grandes âmes. Je ne me fais pas plus mauvaise que je ne suis, peut-être ne suis-je pas détestable, mais certainement je ne suis pas sainte et mon âme abonde en imperfections, 19 décembre 1906.

Relecture

- La vie de mon âme ne ressemble actuellement à aucune des phases de ma vie passée partagée entre de grandes révoltes, de grandes infidélités, une peine extrême à accepter les voies de Dieu sur moi et une grâce poursuivante de Notre Seigneur qui, en me comblant d'abord de ses joies ineffables, puis, plus tard, de ses rigueurs accablantes, ne me laissait ni trêve ni repos. Maintenant c'est le statu quo. Je me fais l'effet de toutes les chrétiennes du monde qui vont à la Messe, communient, se confessent, accomplissent leur devoir de chaque jour et voilà tout. Il y a cependant un sentiment que je retrouve toujours et qui me suit à travers les ténèbres, comme à travers les sécheresses. C'est le sentiment d'être épouse de Notre Seigneur. Notre Seigneur ne me permet jamais de douter et je pense que ce sentiment se rattache à une grâce reçue il y a une trentaine d'années.
- J'étais veuve depuis peu de temps et, tout en ayant senti tout de suite après la mort de mon mari, que Dieu reprenait ses droits sur mon âme, cependant il y avait encore, au fond de mon coeur, une fleur d'affection que je gardais jalousement pour celui que j'avais perdu.
- J'éprouvais alors une crainte extrême des voies dans lesquelles Notre Seigneur me faisait marcher et je tenais à tout soumettre à l'obéissance. J'écrivais tout au Père et je n'en gardais rien, sinon ce qui se gravait au fond de mon coeur pour ne

plus s'y effacer. Ce que j'ai gardé, ce sont la plupart de mes retraites... Je ne sais pas, mon Père, si vous avez entendu parler de la triste histoire d'il y a vingt ans où la Supérieure de Cannes a quitté le couvent, s'est défroquée, mariée... J'étais très liée avec elle d'une amitié que nous croyions toute sainte, car le Père m'avait confiée à elle pour me former à la vie religieuse. Vous imaginez sans peine ce qu'avait pu être pour moi la chute de cette âme très privilégiée de Dieu, très ardente pour le bien et avec laquelle j'étais en communion de pensées surnaturelles. Le bon Dieu m'a soutenue, mais le trouble a été grand alors. Maintenant cette pauvre âme revient à Dieu. Elle a eu un premier retour l'année dernière, a été infidèle encore, mais Dieu l'a ramenée par l'épreuve et maintenant, juste dix ans après notre fondation, elle est entrée comme pénitente au Bon Pasteur. Cette coïncidence m'a touchée. Je la recommande à vos prières. Puisse-t-elle persévérer ! Je redoute pour elle les soubresauts auxquels toute âme est sujette, mais j'espère que finalement, la grâce triomphera. Cette pénitence sera rude, mais combien consolante, 19 décembre 1906.

Relecture

C'est au temps de Noël que se rattachent pour moi les grâces de joies temporelles et spirituelles. Ma fille est née pendant la Messe de Minuit et, après ces premières joies de la maternité, j'aurais pu croire ne plus rien avoir à désirer en ce monde, car mon bonheur y était complet, mais Dieu me faisait déjà la grâce de le sentir fragile et, quelques mois après, tout bonheur disparaissait pour moi sur la terre, pour laisser place aux grâces d'union avec le divin Maître dont j'ai bien vite senti la douceur. - C'est un jour de Noël que la Très Sainte Vierge, à l'office du soir, remettait le saint Enfant entre mes bras pour que je le couvre de mes caresses... C'était bien une réalité que mon imagination n'aurait pu produire. J'étais inondée de larmes... d'une joie sans mélange, car alors Notre Seigneur ne me parlait pas de sacrifices, tandis que, plus tard, quand II ne se manifestait plus à moi que pour me parler d'union à ses souffrances, ma lâcheté avait bien de la peine à accepter. Il s'imposait alors le cher Maître et quand II s'impose, il n'y a qu'à obéir. Maintenant II ne s'impose plus. Il laisse mon âme à son imbécillité. Je suis bûche, 29 janvier 1907

Relecture

- La sécheresse, l'abandon, les souffrances spirituelles et intérieures, je les ai demandées... Je me suis toujours appuyée sur l'obéissance qui s'appuyait ellemême sur les demandes intimes de la grâce. Les ardeurs et les consolations des premières années ont été grandes, mais... il fallait faire le sacrifice de ces consolations pour les âmes... J'étais éperdue.
- Cela ressemblait si peu aux grâces du passé et du présent, cela me semblait si sombre, si affreux, et cependant je ne pouvais pas ne pas acquiescer. La volonté du Maître était trop absolue et, d'ailleurs, tout en sondant la profondeur du gouffre où il fallait me jeter, je n'en comprenais pas toutes les amertumes, puisque j'y étais poussée par cette force victorieuse du Christ qui triomphe de tout et qui porte tout. Le Père Picard avait compris ce que je ne comprenais pas et il contint mes ardeurs pendant longtemps, suivant en moi les exigences de la grâce, mais ne les devançant pas.
- Notre Seigneur demandait, insistait toujours, jusqu'au jour où le Père me permit cette demande. Elle fut très vite suivie des plus grandes désolations, tellement que le Père me dit depuis qu'il en avait été lui-même effrayé. Désolations, purifications, désespoirs, désespérances, tentations contre la pureté et contre la Foi, dégoûts, révoltes, rejet de Notre Seigneur il me semble ou plutôt je suis bien

sûre d'avoir passé par tous ces états qui ne s'oublient pas et qui, s'ils sont douloureux, affreusement douloureux, sont tout autre chose que mon état actuel.

- Je ne désire pas les consolations... Il me semblerait, si je les recherchais le moins du monde, que je ne suis pas fidèle à ma mission, que je ne travaille pas pour les âmes sous la forme que Dieu a choisie pour moi... Il y a aussi la fidélité et je crains toujours de n'être pas fidèle dans cet état où la prière m'est si fort à dégoût et où i'y suis si paresseuse.
- Il ne me sert de rien de prendre un livre. Tel livre que je lirais volontiers tranquillement à ma table ne me dit plus rien quand il s'agit de l'oraison. La seule chose qui puisse me dire quelque chose à l'oraison, c'est cette Parole intérieure du Verbe par laquelle je sens que je suis le temple du Saint-Esprit. Cette Parole, je ne la saisis pas, je sens que, si je la saisissais, elle m'enflammerait. Je sens qu'Elle est esprit et vie. Je sens qu'Elle seule est esprit et vie et que l'Évangile lui-même, qui est cependant la parole de Dieu n'a pas cette saveur, cette vie, cette illumination que l'âme doit trouver dans son commerce avec Dieu. C'est un intermédiaire et mon âme ne peut pas supporter d'intermédiaire avec Dieu dans l'intime du coeur. Là il n'y a pas de paroles. Il y a la vie, l'union, la liquéfaction de ma pauvre âme pécheresse dans sa communication avec Dieu.
- C'est de temps en temps, au fin fond de mon coeur que je sens cela, que je cherche cela. Tout le reste du temps se passe à regarder voler les mouches que je ne vois pas d'ailleurs parce que je n'y vois pas clair, mais si j'y voyais clair, comme les mouches m'amuseraient plus que mon oraison où je pense à n'importe quoi, à une foule de choses qui ne m'intéressent pas du tout, 11 mars 1907.

18 mai **1907**

Je ne suis pas forte vis-à-vis de moi-même parce que je ne suis pas douce, et je ne suis pas douce parce que je ne suis pas forte.

8 septembre 1907

Je veux Dieu, je veux sa volonté, je veux être sa chose et voilà tout, et puis apprendre dans la prière à le posséder, à être possédée de Lui, en attendant le bienheureux jour qui m'unira à Lui.

20 octobre 1907

Notre Seigneur me fait de plus en plus comprendre que c'est à Gethsémani que je dois chercher l'oraison qu'Il veut pour moi et dans laquelle II me réserve ses grâces.



1908 Mère Isabelle et sa fille Caroline à Luxevil

30 novembre 1908

- Toute vieille que je suis, j'aimerais bien encore étudier, mais il y a longtemps que le bon Dieu m'en a enlevé le loisir. Dans le monde ce qu'il m'y restait de devoir, joint à la vie de prière vers laquelle Dieu m'attirait, suffisait pour prendre tout mon temps et, au couvent, j'ai mes devoirs de supérieure. Mais, pourvu que je fasse la volonté de Dieu, peu importe le reste.
- Pendant quelques jours, souffrant beaucoup dans la prière de cette soif inassouvie de Dieu que j'éprouve souvent, je me disais qu'il y avait là une sorte de peine du dam. Soit que mon esprit ait été frappé de cette pensée, soit que, vraiment Dieu ait exercé une action plus directe sur mon âme, j'ai senti ce je ne sais quoi d'intime que je connais bien parce que Dieu l'a souvent exercé sur mon âme, pour l'éclairer et lui demander des sacrifices. Cette fois c'était bien le sacrifice qui broyait mon âme, en lui demandant l'acceptation, dans la prière, de cette peine du dam pour l'éviter aux âmes des pécheurs et la souffrir avec les âmes du Purgatoire. Je me suis toute donnée à Dieu dans la souffrance extérieure et intérieure pour lui donner des âmes. Dieu n'a donc plus rien à me demander. Il peut user de moi, mais, comme me le disait un jour le Père Picard : 'Dieu a toujours agi avec vous avec un grand respect pour votre âme', respect de sa liberté, lui demandant toujours, à l'avance, son acquiescement aux sacrifices qu'il voulait lui imposer.
- Cette fois encore Notre Seigneur semble avoir agi de même et mon âme frissonnante de crainte a prononcé l'*ecce ancilla Domini*, à une condition toutefois, c'est qu'en échange, Dieu me donnerait d'être douce et patiente avec mes soeurs. Je sens en effet une grande difficulté, presque physique autant que morale, à

cette vie de tension continuelle. La vie se passe entre les exercices de prière et l'occupation du prochain, on ne s'appartient presque jamais et il est très dur de ne trouver aucune détente dans la prière, de souffrir et de travailler là comme ailleurs. Je ne refuse pas plus ce travail que tout autre, mais je veux garder la souffrance pour moi seule et qu'elle ne rejaillisse pas sur les autres. Sous cette réserve, je me suis livrée à la souffrance demandée dans la mesure où Dieu la connaît et où moi je l'ignore.

- Il me reste maintenant une question à vous poser. Croyez-vous que les veuves suivront l'Agneau partout où il va ? C'est peut-être une grande prétention mais je m'imagine que oui pour les âmes dont Dieu a voulu faire ses épouses. Sans cela, il me semble qu'il y aurait une sorte de mensonge dans l'insistance que Notre Seigneur, à travers toutes les étapes de ma vie spirituelle, a toujours mis à me dire qu'il voulait que je sois son épouse à l'égal de toute autre.

13 janvier 1909

Quand le nuage semble se percer aux rayons divins, sans douceur ni consolation proprement dites, mais comme une réalité à laquelle Dieu me ramène, c'est toujours l'union, la transformation de l'âme en Dieu qui se présente à moi comme le but de Dieu dans mon âme. Il semblerait quand je me réveille de ma distraction, que Dieu ne veut pas que je m'arrête à ce que j'appellerais les intermédiaires de l'oraison, le simple regard, l'oraison de simplicité. Il faut aller au plus profond de l'être, là où est Dieu en trois personnes.

Réponse du Père Bailly

- 'Vous avez bien fait d'obéir à la grâce qui vous poussait à vous offrir sans réserve à Dieu de façon à user de vous comme il lui plairait pour les pauvres pécheurs et les âmes du Purgatoire. Le nuage qui semble vous dérober Dieu ou la jouissance que vous voudriez ressentir est une épreuve qu'il vous faut offrir à Dieu avec la même intention ; elle rentre dans la condition où il vous veut pour se ménager en vous la rançon des âmes qu'il veut sauver.

- Quant à la patience d'une supérieure dans ses rapports avec les Sœurs, ne nous y trompons pas, c'est une condition essentielle de sa charge, laquelle est une sorte de martyre où elle doit dépenser sa vie peu à peu sans réserve du matin au soir, au service humble, doux, généreux, patient des Sœurs et de l'œuvre', 29 janvier 1909.

10 février 1909

Je m'efforce de veiller à tout ce qui est de mon devoir, sans précipitation et avec ordre, avec patience aussi. C'est mon programme de chaque matin. Il exige de moi un effort de vertu constant car, par nature, je ne suis ni précise, ni ordonnée, ni active, ni patiente et il me tient lieu de toute autre mortification que je n'oserais pas entreprendre, de crainte de n'avoir plus assez de forces pour accomplir le devoir tracé par les circonstances et, par conséquent, par Dieu. Cette absence de mortifications me donne parfois du scrupule et cependant il me semble n'avoir pas plus de forces qu'il ne m'en faut pour faire tout ce que je dois. Je n'en ai même pas assez, car bien des choses restent en souffrance et je n'ose pas éparpiller mes ressources physiques et morales. Je garde tout pour mon strict devoir.

9 août **1909**

Mon oraison reste toujours stagnante. Je m'étonne cependant, quand je lis des livres sur l'oraison, d'en comprendre les phénomènes et surtout de reconnaître tout ce qui s'est passé en moi. C'est à croire que j'ai connu et expérimenté l'âme d'une autre, que cette âme était vivante et que la mienne est morte. Elle se réveille cependant par moments, comme dans une sorte d'acuité de douleur de ne pas pouvoir atteindre au bien qu'elle convoite. - Mais ce ne sont que des instants, le reste est morne et mort. Je crois toujours que cet état me vient de la demande que j'ai faite de la soustraction des consolations, mais, parfois je me demande s'il n'y a pas là une illusion dont ma paresse et ma tiédeur cherchent à se couvrir?

Relecture

- Tout d'abord, ce qui m'a fait attacher de l'importance à la chose, c'est que j'ai eu toujours avec Notre Seigneur des rapports... très positifs... Tout en ayant de l'imagination quand j'étais jeune, je crois que cette imagination m'a rarement guidée. Ce que j'ai sérieusement senti que Dieu me disait s'est tôt ou tard toujours

réalisé et, en deux circonstances seulement, je me souviens d'avoir entendu le Père Picard me dire qu'il y avait danger, que le malin esprit avait singé le bon, quoiqu'il y eut un fond de bon et de vrai, disait le Père.

- Que j'aie beaucoup résisté à la grâce, que j'aie éprouvé de grandes révoltes, que j'y aie cédé, cela n'est que trop certain, mais les lumières de Dieu ont toujours paru vraiment émaner de Lui, puisqu'elles apportaient en même temps force et vérité. Quand je disais au Père Picard : 'Notre Seigneur m'a dit cela', cela apparaissait à mon âme aussi clairement que si je l'avais entendu d'une bouche humaine, avec cette petite différence que mon oreille n'avait rien entendu.
- Il en a été ainsi pour ce qui semblait être la dernière phase de ma vie spirituelle avant l'heure bénie qui me réunira à l'Époux divin. J'avais été très gâtée dans mes relations avec Dieu et je l'étais encore quand un jour, sans que rien m'eut préparée à cette demande, j'ai compris que Dieu me demandait le sacrifice de ses consolations... Le Père Picard attendit longtemps pour me permettre cette demande. Notre Seigneur renouvelant sans cesse ses instances, le Père reconnut que c'était bien la volonté de Dieu sur moi. Et depuis, j'en ai eu la preuve, 29 avril 1912.

12 juin 1912

Le jour de l'Ascension, j'ai eu le sentiment que Jésus ne me quittait pas.

19 octobre 1912

Notre Seigneur poursuit toujours son travail intime sous la même forme. Il ne me laisse pas douter de cette présence intime dont je vous ai parlé... Tout cela mon cher Père, n'empêche pas le tic-tac du moulin de l'imagination toujours en quête de mille sottises. Je puis dire en quelque sorte que mon oraison n'est pas une prière, mais plutôt un acte, une union peu sentie, mais qui me semble parfois, si j'ose le dire comme un mariage spirituel...

31 octobre **1912**

Cette prière, j'ai peine à la faire. Plus habituellement, j'abaisse mon regard et je crois en la présence de Jésus en moi.

Relecture

- Notre Seigneur m'a aussitôt donné l'assurance de sa présence sacramentelle dans mon cœur. Cette présence est une union de plus. Tout est union en moi.

Union avec le Dieu en trois personnes, union avec le Verbe dans l'Eucharistie, union dans cette vie de prière où le moi disparaît, où c'est peu de dire que je reste en présence de Dieu; présence muette ou affective n'est pas encore l'union, elle n'est pas la perte de l'être tout entier dans le Dieu qui daigne vouloir cette union. La touche divine se sent, se comprend et ne s'explique pas, 8 mai 1913.

18 décembre **1913**

L'aridité de ma prière est la même, sauf cet instant d'assurance nouvelle donnée par l'Epoux de sa présence sacramentelle en moi.





La Croix en Brie Sœurs Odette, Marie-Lucie et Marie-louise



1908-1920 Chapelle des Orantes, 11 rue Desbordes-Valmore à Paris



1913

11 rue Desbordes - Valmore

26 janvier **1914**

Les paroles de Notre Seigneur, je les ai souvent entendues, sans bruit de paroles, mais aussi distinctes que la parole humaine, mais il y a une différence. Quand l'âme entend cette parole, il me semble qu'elle est celle de l'Époux de l'âme, de l'Homme-Dieu, de celui qui veut rester avec moi par sa présence sacramentelle, tandis que le sentiment sans paroles de le présence de Dieu est la parole de l'omniprésence du Père, du Fils et du St Esprit.

10 mars 1914

À l'oraison de ce matin j'ai senti la douceur de la présence de l'Époux... au moment où l'épreuve allait me crucifier le cœur si douloureusement. Les traces en demeureront toujours dans mon coeur. Serait-ce cependant une autre épreuve qu'annoncerait cette consolation ? Notre Seigneur a toujours agi ainsi avec moi.

À Lourdes: le soir à la grotte, prière des Orantes pour la France,



8 janvier **1915**

Quel étonnement le jour de l'an de recevoir dans le sommeil cette étrenne du divin Maître : l'amour, la puissance de l'aimer, de l'aimer moi-même... Depuis le 1^{er} janvier, je crois que j'aime, mais malgré le tressaillement joyeux de l'âme que donne parfois cette assurance, surtout quand, tentée d'en douter, Notre Seigneur me l'affirme, néanmoins c'est plutôt un amour fort qu'un amour tendre dont mon âme reçoit l'empreinte.

25 février **1915**

Quand on reçoit le don d'aimer Dieu, il faut bien s'attendre à ce que cette consolation annonce une souffrance. C'est dans l'ordre et il faut remercier Dieu du soutien qu'il donne d'avance. Néanmoins, à cette double parole : 'me supporter et supporter le poids de mon amour purifiant', je crois bien avoir dit comme ce soldat écrivant la veille d'un combat : ma carcasse tremble, mais elle marchera quand même...

Réponse du Père Bailly

'Confirmation double parole de Notre Seigneur et l'assurance qu'elle vous donne que vraiment vous l'aimez', 20 mars 1915.

12 mars 1915

Je comprends très peu ce que je lis, sauf quand je l'ai compris dans la prière. Alors ce m'est une consolation de constater que, soit dans la vie mystique, soit dans les mystères de la foi, mon imagination ne s'est pas égarée. J'ai toujours si peur de ce qui serait à côté de la vérité dans ma vie avec Dieu.

12 mai 1915

Je suis heureuse quand vous me dites que je ne suis pas dans l'illusion... Ma prière est un constant cinéma...

Relecture

Quel mystère, mon Dieu, que ces rapports de l'âme avec vous ! Votre parole claire, positive, inattendue demande si peu de temps dans l'âme. Elle la transperce comme si vous vouliez tout d'abord établir votre puissance, votre lumière au milieu des ténèbres. Puis doucement, vous insistez, vous faites mieux comprendre, vous acceptez l'objection, vous y répondez...

C'est court, simple, substantiel, l'âme est pénétrée d'une lumière de foi qui ne la quittera plus. Et néanmoins il n'y a rien de changé dans l'âme, dans son état habituel. Même sécheresse, même impuissance, même ennui et dégoût dans la prière! Il ne paraît même pas qu'on ait été fortifiée, 14 juin 1915.

7 février **1916**

Ce que j'appelle lumière m'arrive toujours inopinément et d'une façon dont je ne puis douter. Autrefois c'était avec éclat et douceur, maintenant – je ne sais comment dire – peut être comme la lumière du jour qui éclaire sans frapper.

